

# Chroniques

Chroniques  
n°100  
Chroniques

{ BnF | Bibliothèque  
nationale de France

GRAND ANGLE | EXPOS | MANIFESTATIONS | COLLECTIONS | RECHERCHE



# REGARDE UN PEU LA FRANCE

Chroniques de la BnF | AVRIL | JUILLET 2024



**Laurence Engel**  
Présidente de la  
Bibliothèque nationale  
de France

# Le goût des chiffres

La Bibliothèque nationale de France, que l'on dit à raison être le temple de l'écrit, a aussi un goût prononcé pour les chiffres, qu'elle doit peut-être à ses nombreux siècles d'existence ou aux millions de documents et pétaoctets de données numériques conservés dans ses collections. Ce numéro 100 de *Chroniques* le démontre encore une fois, un anniversaire à trois chiffres qui est aussi, comme toujours, l'occasion de vous présenter nos expositions de la saison. Y est faite ainsi une large place à

*La France sous leurs yeux* : pas moins de 200 photographes, lauréats de la grande commande pour le photojournalisme lancée en 2021 par le ministère de la Culture et pilotée par la BnF, y donnent à voir la société française contemporaine dans ses mutations, ses difficultés, ses questionnements toujours.

Sur le site François-Mitterrand, *À nous les stades !*, en cette période olympique, revient sur l'histoire du sport féminin, tandis que *Jean-Michel Ribes, un pas de côté* dévoile les archives de l'homme de théâtre qui en a récemment fait don à la Bibliothèque. Pour l'occasion, cette figure des arts de la scène a été invitée à imaginer la programmation du festival de la BnF, *La Bibliothèque parlante*, dont l'édition 2024 se tient le week-end du 31 mai au 2 juin sous le signe de l'humour, art salvateur pour trouver sa voie dans le monde, en toutes saisons !

Enfin, pour fêter son centième numéro, *Chroniques* explore les multiples facettes de la Bibliothèque en jouant avec les chiffres : une revue de presse de la Bibliothèque nationale il y a 100 ans, un poids de 100 drachmes, 100 cartes de lecteurs d'antan, ou encore des cartes blanches données à la romancière de science-fiction Audrey Pleynet, au créateur de bande dessinée Thomas Gosselin et à l'autrice Olivia Rosenthal qui imaginent la BnF dans... cent ans !

Ce numéro 100 est aussi celui qui clôt mon mandat de présidente de la BnF. L'occasion pour moi de vous dire le plaisir que j'ai eu à présider cette magnifique institution, c'est-à-dire à vous servir à travers elle. Chacune des missions de la BnF, du dépôt légal au service des usagers en salle de lecture, de la conservation des trésors des collections à leur valorisation dans nos salles d'exposition ou dans les auditoriums, est profondément utile, est magnifiquement réjouissante. J'aurais eu la très grande satisfaction de réussir l'ouverture plus large de cette institution à ses publics, à vous, donc, et vous voir chaque jour en profiter davantage, l'œil éclairé par tant de savoirs offerts et le sourire radieux aux lèvres face à tant de beauté rassemblée, est un motif de grande fierté. Le site Richelieu est devenu aujourd'hui le symbole de cette politique qui se déploie partout dans les murs et hors les murs de la BnF. Soyez nombreux à en profiter, en vous inspirant des 100 prochains numéros de *Chroniques* : cette institution est la vôtre !

Merci !

**En couverture :**  
Joséphine, chez son amie Mina, Paris, 2022

**Série « Sortir de la nuit »**

Photo Marie Quéau / Grande commande photojournalisme

4	<b>Grand angle</b>
6	Exposition <i>La France sous leurs yeux</i>
14	Entretien avec cinq photographes
	Journaux de bord, extraits
20	<b>Expositions</b>
	<i>L'invention de la Renaissance</i>
22	<i>Jean-Michel Ribes, un pas de côté</i>
24	<i>À nous les stades !</i>
26	Hors les murs
27	<b>Au musée</b>
28	Avec Jean-Pierre Darroussin
30	Affiches de Mai 68
32	Delphine Horvilleur, résidente musée
33	Archives de Beaumarchais
34	<b>Mécénat</b>
	20 ans de mécénat Louis Roederer
36	Florence Adrover, lauréate de la bourse Louis Roederer
38	<b>Actualités</b>
	Manuscrits d'André Breton
39	Archives de Jeanne Testart-Debailly
40	Bianca Dacosta, résidente numérique
39	<b>Manifestations</b>
42	Festival <i>La Bibliothèque parlante</i>
44	L'anthropologie filmée à la BnF
45	Masterclasses « En lisant, en écrivant »
46	Débats au cœur de la science
47	Cours de cartographie
48	<b>Échos de recherche</b>
	Enquête sur les jeunes chercheurs à la BnF
50	Kseniia Chepurko, autour des films inédits d'Abel Gance
52	Edoardo Cagnan, autour du fonds Léopold Sédar Senghor
54	<b>Spécial n° 100</b>
	<i>Chroniques</i> , 100 numéros au compteur
58	Il y a 100 ans à la Nationale
60	La BnF dans 100 ans : cartes blanches à Audrey Pleynet, Thomas Gosselin et Olivia Rosenthal
66	Un poids de 100 drachmes
67	Le collectif Les Cent fleurs
68	100 lecteurs et lectrices illustres
70	Les 100 livres préférés du CNLJ
71	100 chefs-d'œuvre aux éditions de la BnF

## Coopération

### Don du Costa Rica

100 ans, c'est l'anniversaire récemment fêté par l'Académie de la langue du Costa Rica. À cette occasion, et avec le soutien du ministère de la Culture et de la Jeunesse du Costa Rica, l'ambassade installée à Paris a souhaité faciliter l'arrivée d'un don symbolique de 100 documents à la BnF. Prochainement mis à la disposition des chercheurs, ce fonds de référence viendra compléter les collections déjà riches de l'établissement sur ce pays d'Amérique centrale. Parmi les documents donnés figurent des œuvres littéraires, des travaux de sciences sociales et des films. Cet ensemble témoigne de la vitalité et de la richesse d'un pays qui se caractérise par une tradition démocratique très ancrée et une richesse culturelle et littéraire que l'on prendra plaisir à découvrir ou à redécouvrir.



## 100 lecteurs et lectrices illustres (voir page 68)

### Actualités

## Nouveau site de la BnF à Amiens

En 2029, la BnF ouvrira un nouveau pôle de conservation sur le site de l'ancien hôpital Nord d'Amiens. Il regroupera le Conservatoire national de la presse et un centre de conservation pour les collections de l'institution. À l'issue d'un concours, le jury a retenu le projet présenté par l'équipe d'architectes TVK & Carmody Groarke. Tout en répondant aux défis contemporains en matière de conservation et d'ambition environnementale, notamment en installant un nouveau magasin de collections hautement technologique, le projet met en avant la recherche de l'harmonie avec le milieu urbain dans lequel il s'insère. Sur une surface d'environ 10 000 m<sup>2</sup>, il prévoit l'installation d'un bâtiment de conservation et d'espaces d'ateliers pour la restauration et la numérisation de collections.

<i>Chroniques de la Bibliothèque nationale de France</i> paraît trois fois par an	Secrétariat de rédaction <b>Karine Moreaux</b>	<b>Julie Guillaumot</b> <b>Catherine Hofmann</b> <b>Hélène Keller</b> <b>Benjamin Macé</b> <b>Julien Olivier</b> <b>Stephen Panara</b> <b>Audrey Pleynet</b> <b>Sophie Robert</b> <b>Olivia Rosenthal</b> <b>Alice Tillier-Chevallier</b> <b>Alexia Vanhée</b> <b>Dominique Versavel</b> <b>Charles-Éloi Vial</b> <b>Olivier Wagner</b> <b>Floriane Zaslavsky</b>	<b>Bianca Dacosta</b> <b>Romain Gaillard</b> <b>Uriell Harmant</b> <b>Emmanuelle Hascoët</b> <b>Delphine Horvilleur</b> <b>Joël Huthwohl</b> <b>Danielle Jaeggi</b> <b>Alain Keler</b> <b>Stéphanie Lacombe</b> <b>Anne Leblay-Kinoshita</b> <b>Sandrine Maillet</b> <b>Luca Marozzi</b> <b>Jean-Michel Ribes</b> <b>Gennaro Toscano</b> <b>Véronique de Viguerie</b>
Présidente de la Bibliothèque nationale de France <b>Laurence Engel</b>	Rédaction, coordination agenda <b>Sandrine Le Dallic</b> <b>Karine Moreaux</b>	Conception graphique <b>Jérôme Le Scaniff</b>	Impression : <b>Imprimerie La Galiote-Prenant</b> Vitry-sur-Seine ISSN : 1283-8683
Directeur général <b>Kevin Riffault</b>	Réalisation <b>Claire Ardenti</b> <b>Laëtitia Giocanti</b> <b>Camila El Adrham</b>	Production photo <b>Jérémy Halkin</b>	Pour recevoir gratuitement <i>Chroniques</i> à domicile, abonnez-vous en écrivant à <a href="mailto:chroniques@bnf.fr">chroniques@bnf.fr</a>
Délégué à la communication <b>Patrick Belaubre</b>	Iconographie <b>Nathalie Russo</b>	Ont collaboré à ce numéro : <b>Laurence Basset</b> <b>Kara Lennon Casanova</b> <b>Manon Dardenne</b> <b>Christophe Da Silva</b> <b>Alexandre Devaux</b> <b>Fabien Douet</b> <b>Lise Fauchereau</b> <b>Thomas Gosselin</b>	
Responsable éditoriale <b>Sylvie Lisiecki</b>	Comité éditorial <b>Laurence Basset</b> <b>Emmanuelle Gondrand</b> <b>Cécile Hamon</b> <b>Joël Huthwohl</b> <b>Olivier Jacquot</b> <b>Céline Leclair</b> <b>Elsa Rigaux</b> <b>Bruno Sagna</b>	Rédaction, suivi éditorial <b>Mélanie Leroy-Terquem</b>	

Exposition | *La France sous leurs yeux. 200 regards de photographes sur les années 2020*

Jusqu'au 23 juin 2024

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Héroïse Conésa et Emmanuelle Hascoët, BnF, département des Estampes et de la photographie

Autour de l'exposition : voir encadré p. 7 et agenda p. 9, 12, 19

# REGARDE UN PEU LA FRANCE

L'exposition *La France sous leurs yeux. 200 regards de photographes sur les années 2020* présente 450 photographies produites dans le cadre de la grande commande pour le photojournalisme, lancée en 2021 par le ministère de la Culture et pilotée par la BnF. Destinée à dresser un panorama du pays au sortir de la crise sanitaire liée à la pandémie de Covid-19, elle a permis aux photographes lauréats de bénéficier d'un financement pour mener à bien leur reportage – chacun s'engageant à déposer 10 tirages inédits dans les collections de la Bibliothèque. L'exposition issue de cette commande d'ampleur historique donne à voir les mutations, les joies, les drames et les doutes de la France contemporaine. Elle révèle également l'évolution de la photographie de presse ainsi que sa diversité d'approches et de styles, comme le montre ce dossier qui donne la parole aux photographes.

Akhil, 19 ans,  
originaire de l'île  
Maurice. Centre  
LGBTQI+ de Paris et  
d'Île-de-France.

Série « Lyannaj :  
alliance pour une  
génération queer »  
Photo Nicola Lo Calzo /  
Grande commande  
photojournalisme



# « COMME UN SCAN DU TERRITOIRE FRANÇAIS »

À l'occasion de l'exposition *La France sous leurs yeux*, présentée sur le site François-Mitterrand, *Chroniques* a réuni cinq des 200 photographes lauréats de la grande commande pour le photojournalisme : Jean-Michel André, Céline Clanet, Alain Keler, Stéphanie Lacombe et Véronique de Viguerie reviennent sur leur expérience et partagent les réflexions que cette commande historique a fait naître.

*Chroniques* : La grande commande pour le photojournalisme avait pour titre « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire » : comment y avez-vous répondu ?

Céline Clanet : Le mot de « radioscopie » m'a parlé, j'y ai vu comme un scan du territoire français : j'imaginai ces 200 photographes envoyés à travers le pays pour le scanner ! Le sujet que j'ai choisi de traiter ne relève pas à proprement parler de la crise sanitaire : j'ai photographié des espaces naturels dits en « libre évolution », des réserves intégrales protégées soit par l'État soit par des particuliers ou des associations. La grande commande m'a donné l'opportunité de creuser un sujet que je n'avais pas abordé auparavant et de le faire en France, où j'avais peu travaillé jusqu'ici.

Stéphanie Lacombe : J'avais déjà mon sujet en tête quand le confinement est arrivé. J'avais fait une résidence dans la Somme, à l'internat de la cité scolaire de Flixecourt. C'est là que je me suis rendu compte de la nécessité de revenir réaliser un projet plus large, pour aborder les inégalités de revenus des habitants des communes rurales et l'enclavement de la jeunesse qui y vit. L'appel à projet de la grande commande a été merveilleux : c'était pile poil dans ce que j'avais l'intention de faire.

Jean-Michel André : Ça fait une dizaine d'années que j'arpente le bassin minier du Nord et du Pas-de-Calais, pour des commandes institutionnelles et dans le cadre de résidences,



Catalogue de l'exposition *La France sous leurs yeux*. 200 regards de photographes sur la France des années 2020. 496 p., 500 ill., 49 € BnF | Éditions

en travaillant avec les habitants. C'est l'une des régions qui a subi de plein fouet la crise sanitaire, avec une paupérisation très élevée. Pour moi, le sujet a été une évidence : c'était l'occasion de porter un regard personnel sur la mémoire et les évolutions de ce territoire qui a vécu trois siècles d'exploitation minière et traversé de nombreuses crises, mais qui a toujours su se relever.

Véronique de Viguerie : Je viens du monde rural du Sud de la France, mon père et mon grand-père sont chasseurs, mes oncles sont agriculteurs, et je ressentais depuis des années une fracture grandissante entre la ruralité et les grandes villes, qui est devenue flagrante avec le Covid. Explorer cette fracture, j'y pensais depuis longtemps, mais je ne l'aurais jamais fait sans la grande commande. Mon reportage portait au départ sur le difficile partage de la nature entre citadins et ruraux et s'est progressivement focalisé sur les chasseresses. Et puis je travaille très peu en France, ça m'a permis de découvrir le pays ! [rires]

Alain Keler : Comme Véronique, j'ai beaucoup voyagé et peu travaillé sur la France. Pour les photojournalistes de ma génération, faire du reportage, c'était aller le plus loin possible ! La grande commande m'a donné l'occasion de revenir sur les lieux de mon enfance, en Auvergne. Je voulais travailler sur les petits villages, ces lieux dans lesquels j'ai grandi et qui sont traversés par mon histoire familiale. Je suis retourné là où mes grands-parents, juifs polonais, sont venus chercher un refuge, avant d'être dénoncés et déportés dans les camps, où ils sont morts avec leur fille. C'est un travail introspectif et personnel que je n'aurais jamais pu faire pour la presse.

Outre le cadre géographique du territoire français, la grande commande proposait un calendrier défini : vous aviez sept mois pour effectuer le reportage, trois pour en assurer la post-production. Comment avez-vous organisé votre temps ?



Jean-Michel André : J'ai une approche documentaire, je travaille habituellement pendant deux ou trois ans sur un sujet. Sept mois, c'est à la fois long et court. Dans le cas de la grande commande, ce qui était précieux, c'était de pouvoir se concentrer à 100 % sur un sujet.

Céline Clanet : Moi, j'ai trouvé ça court ! Comme pour Jean-Michel, un projet me prend d'habitude entre trois et cinq années. Là, j'ai pu me rendre dans 19 réserves, mais j'aurais aimé en faire bien plus. Les prises de vue ont commencé en février, et comme mon sujet implique d'être tout le temps dehors, ça n'était pas forcément très simple, la météo était souvent mauvaise et sombre. Mais finalement cette contrainte m'a aidée à homogénéiser le projet et j'en ai pris mon parti : les très basses lumières, les tons marron ont constitué une palette hivernale que j'ai ensuite gardée pour toute la série.

## « Je ressentais une fracture grandissante entre la ruralité et les grandes villes »

Fanny Calmont, institutrice, est chasseresse de haut vol. Elle entraîne ses rapaces pour la saison de chasse qui arrive après leur mue de l'été près de Perpignan.

Série « Dianas du XXI<sup>e</sup> siècle »  
Photo Véronique de Viguerie / Grande commande photojournalisme

### Autour de l'exposition

Une riche programmation permet d'appréhender sous différents angles le travail des 200 photographes de la grande commande pour le photojournalisme : une masterclass de l'écrivain Nicolas Mathieu, une conférence du sociologue Gérald Bronner, une table ronde avec le politologue Dominique Reynié, un cycle de dialogues entre photographes et chercheurs (géographes, historiens, sociologues, économistes).

À retrouver sur [www.bnf.fr/fr/agenda](http://www.bnf.fr/fr/agenda)

Marjorie est mère au foyer et s'occupe de ses cinq enfants, sept jours sur sept, y compris la nuit. C'est plus d'heures qu'un ouvrier ou un médecin. Sa fatigue, elle la met de côté. Pendant seize ans, son ex-mari l'a violentée et rabaissée. Puis Jérôme, le héros qui l'a sauvée, est entré dans sa vie. Ils sont à découvert tous les mois, mais ils vivent un conte de fée.

Série « Somme tout-e »  
Photo Stéphanie Lacombe / Grande commande photojournalisme



**Véronique de Viguerie :** Dans mon cas, la contrainte temporelle était davantage liée à la saison de la chasse, qui commence en septembre. Les photos devant être rendues à l'automne, il a fallu aller très vite !

**Alain Keler :** J'ai eu une impression de liberté totale, due à la fois au calendrier et à la dotation : je n'ai jamais touché autant d'argent ! [Chaque photographe de la grande commande a reçu un financement de 22 000 euros]

**Stéphanie Lacombe :** C'était une très belle dotation, et je tiens à dire que c'était une dotation juste. On nous a donné un montant qui correspond au travail fourni et qui comprend la préparation, les repérages, la post-production, la sélection des images, la rédaction des légendes, les tirages... Et puis, je me suis dit : « *Putain, c'est la BnF, quoi !* » Une vraie carte blanche, comme on en rencontre rarement. Il fallait être à la hauteur : c'était à la fois compliqué, parce que le sujet était difficile à traiter, et hyper stimulant !

**Alain Keler :** Ah oui, c'était sérieux, pas comme la presse ! [rires] J'ai pu dessiner le projet au fur et à mesure, sans personne pour me dire : « *Eh coco, faut faire ci ou ça !* » J'ai trouvé ça fabuleux...

**Stéphanie Lacombe :** La *deadline* m'a plutôt obligée à accélérer,

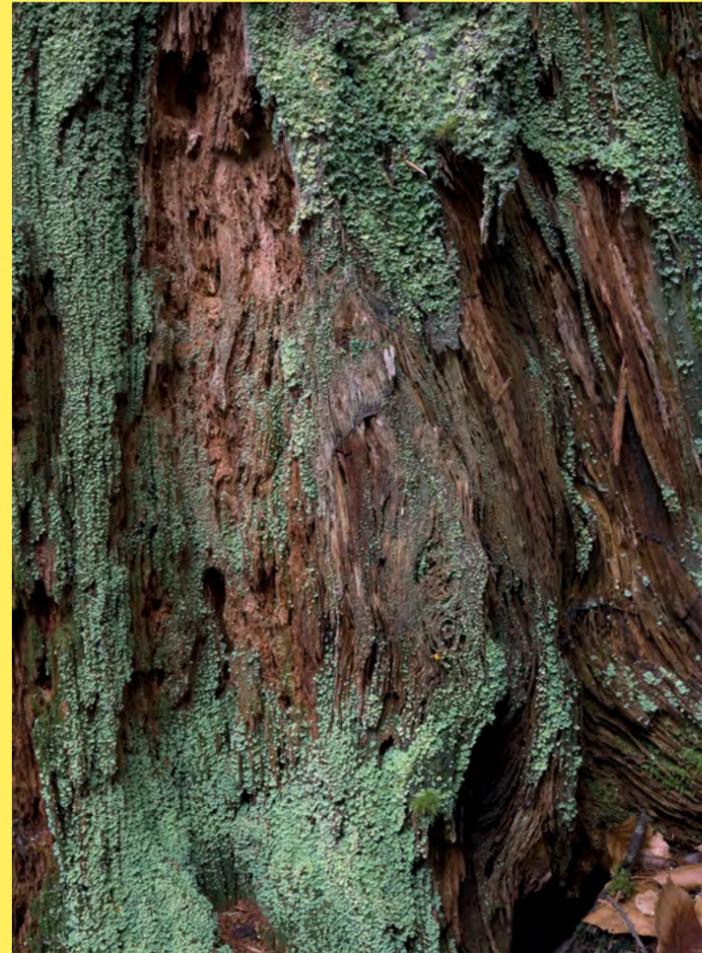
à réaliser le reportage en moins de temps que ce que j'avais prévu. Mais dans chaque projet que j'entreprends, arrive l'instant où je me dis : « *Ça y est, je suis allée au bout* » et où je remballer tout. Là, j'avais mis toutes mes affaires dans la voiture. C'était un jour de réderie – le nom qu'on donne aux vide-greniers dans la Somme. Et je croise Marjorie, à son stand, devant sa maison. J'avais cherché à la photographier sans succès pendant des mois : à chaque rendez-vous, elle me laissait un petit mot sur sa porte pour s'excuser. Je pense qu'elle avait un peu le trac de se faire photographier avec sa famille. À ce moment-là, elle me dit : « *On n'a qu'à le faire maintenant !* » C'était trop beau, je suis allée chercher mes affaires dans la voiture et j'ai fait la photo qui est dans le reportage : Marjorie devant chez elle avec ses enfants, la petite dernière au biberon. Pour l'anecdote, juste après cette photo, je repars et je croise une majorette. Dans ces territoires, le costume, l'uniforme – que ce soit pour les majorettes, les pompiers bénévoles, les enfants de cœur –, c'est très important et valorisant. Je me suis dit : « *Il me la faut dans le projet.* » Puis : « *Non, c'est vraiment fini.* » Et je suis partie. Encore aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir fait cette photo. Mais il faut qu'à un moment, le projet se termine.

**Véronique de Viguerie :** La photo qu'on ne fait pas, c'est parfois celle qui reste...

**Stéphanie Lacombe :** Oui, c'est celle à laquelle je pense le plus !

Conifère mort en décomposition et lichens, vieille forêt ariégeoise rachetée par l'association Forêts préservées. Les espèces saproxyliques, qui représentent 30 % des espèces végétales ou animales forestières, dépendent uniquement du bois mort ou sénescant et sont essentielles à la biodiversité, à la métamorphose du vivant. Ces espèces ne peuvent évoluer que dans un milieu à forte naturalité, non exploité.

Série « Les îlots farouches »  
Photo Céline Clanet / Grande commande photojournalisme



## Je fonctionne souvent comme ça, avec une photo autour de laquelle s'articule mon récit

En parlant de rencontres, quelles sont celles qui vous ont marqués au cours des reportages effectués pour la grande commande ?

**Jean-Michel André :** Parmi toutes les rencontres faites dans le bassin minier, il y en a une qui est fondamentale pour moi, c'est celle de Thibaut. Un jour, je suis en repérage sur le terrier de Noyelle-sous-Lens, et je vois ce jeune homme faire des saltos et des acrobaties assez dingues. Je ne l'ai pas photographié ce jour-là. Quand on s'est revu, j'ai pris une photo de lui devant un terrier qui reverdit : il a les pieds en l'air, la tête en bas et les yeux grands ouverts. Si les traces du passé sont bien présentes, l'image souligne les mutations du paysage et de ses usages, dans un moment de bascule. Elle porte une symbolique forte, une jeunesse à la fois sens dessus dessous et concentrée pour ne pas perdre l'équilibre, prête à retomber sur ses pieds. Thibaut faisant de la voltige sur le terrier 101, c'est l'élément déclencheur de mon projet. Je fonctionne souvent comme ça, avec une photo autour de laquelle s'articule mon récit.

**Véronique de Viguerie :** Un moment marquant pour moi a été la transhumance avec Marie, une bergère qui garde 600 brebis béarnaises. Quatre jours de pure tranquillité, à regarder, observer, humer la nature. Ça ne m'arrive jamais, ça !

**Alain Keler :** Alors moi, ce ne sont pas des brebis, mais des vaches [rires]... En quittant une nationale, je traverse un petit village et un troupeau me coupe la route, avec un paysan, vraiment à l'ancienne. Je l'accompagne dans l'étable, avec cette odeur de bouse que je trouve très agréable. On va chez lui. Il vit dans un foutoir pas possible. Il a envie de parler. Il me raconte qu'il a voulu se marier, que sa mère s'y est opposée et qu'il est resté célibataire. Qu'il est rarement sorti de chez lui, une fois à Clermont et une fois à Saint-Étienne pour le foot. Je le prends en photo, son portrait fait partie des dix tirages sélectionnés pour les collections de la BnF. Je vais retourner le voir pour lui en donner un exemplaire, j'espère qu'il sera toujours en vie. J'aime bien le hasard en photo : si j'étais arrivé dix minutes avant ou après les vaches, il n'y aurait pas eu de rencontre.

**Céline Clanet :** Moi qui ai passé 80 % du temps seule dans des forêts, j'imaginais faire une série de paysages et je ne m'attendais pas à rencontrer autant d'humains ! Finalement il y a des portraits dans le reportage. Des gens qui dédient leur vie à ces endroits, des personnalités ahurissantes, à l'image de Joseph Garrigue, qui inventorie littéralement tous les arbres de la réserve de la forêt de la Massane, dans les Pyrénées-Orientales. Ou de Christian Petty, qui a racheté 300 hectares dans l'Hérault, il y a quarante ans, pour les sanctuariser envers et contre tous. J'ai énormément appris à leur contact et ça a influencé mes images. Sans eux, je n'aurais sans doute pas fait autant de gros plans de bois mort en métamorphose, parce que cet élément est au cœur de la notion de libre évolution des espaces naturels.

Une des possibilités offertes par la grande commande était de participer à un journal de bord collectif, mis en ligne au fur et à mesure que les reportages étaient réalisés. Alain et Jean-Michel, vous vous êtes prêtés à l'exercice : que vous apporte cette pratique du journal ?

**Alain Keler :** Je tiens un journal en ligne que j'alimente presque quotidiennement. Pour moi, dans la photo, il y a le cadre noir autour d'une image que je ne recadre jamais, à la Cartier-Bresson, et puis il y a tout ce qui l'entoure et reste invisible. Dans ce hors-cadre prend place le ressenti du photographe, parfois aussi important que l'image : il ne peut être qu'écrit. L'écriture accompagne toujours mon travail, elle le complète.

**Jean-Michel André :** Mener un journal de bord m'a permis d'aller au-delà du récit photographique. Il fallait donner des clés de compréhension pour appréhender ces paysages et sites miniers : des faits, des dates, des cartes. Le journal m'a aussi permis de donner une place aux photographies non retenues pour le reportage, comme le portrait d'un ancien mineur qui a été une rencontre importante pour moi. J'accorde beaucoup d'importance à l'écrit mais c'est la première fois que je partage un journal de bord.

**Céline Clanet :** À l'inverse, je pars du principe que tout ce que j'ai à dire est dans les images, et que tout ce qui concerne le processus est anecdotique. Je tiens un carnet dans lequel je prends énormément de notes, mais ça ne me viendrait jamais à l'idée de le partager ! Ce serait rendre visible quelque chose d'intime que je ne veux pas montrer. Un peu comme les filles qui se maquillent dans le métro : quand je les vois, je suis sidérée, je me dis : « *Mais pourquoi font-elles ça !??* » [rires] Et je dois avouer que les journaux des autres photographes, ça ne m'intéresse pas...

**Stéphanie Lacombe :** ... alors que moi, j'adore ! Je trouve qu'il y a de très beaux carnets, contrairement aux miens qui sont moches et pleins de fautes d'orthographe. Je les porte autour du cou, avec mes stylos, pour pouvoir noter immédiatement ce que les gens me racontent. Mes carnets et mes stylos sont aussi importants que mes appareils. Mais je ne veux pas partager ce qui relève de mes doutes ou de mes émotions. Ce que vivent les gens que je rencontre est tellement plus difficile. En revanche, à l'occasion de la grande commande, j'ai publié sur mon Instagram des travellings vidéo : je filmais les trajets que j'accomplissais en voiture pour aller à certains rendez-vous qui me semblaient importants sur l'instant.

**Véronique de Viguerie :** Je n'ai pas du tout l'habitude d'écrire, ce n'est pas mon mode de fonctionnement, et ça me demande beaucoup d'énergie ! Peut-être parce que d'ordinaire, pour la presse, je pars avec un rédacteur ou une rédactrice : ce sont eux qui parlent avec les personnes rencontrées pour nos reportages. Moi j'essaie au maximum de me faire oublier, de disparaître. Je m'applique à intervenir le moins possible...



Philippe Cartier  
agriculteur.  
Dore-l'Église,  
Puy-de-Dôme,  
15 juillet 2022.

Série « Après une si  
longue absence »  
Photo Alain Keler - MYOP  
/ Grande commande  
photojournalisme

**Pendant que vous arpentiez la France en 2021 et 2022, l'actualité nationale et internationale a suivi son cours, parfois dramatique : comment l'irruption de la guerre aux portes de l'Europe et de la crise économique a-t-elle influé sur vos travaux ?**

**Alain Keler :** Au début de la guerre en Ukraine, j'étais en Auvergne et j'ai eu un problème médical qui m'a contraint à rester en France. Ça m'a pris la tête grave – je l'ai écrit dans mon journal. J'y ai repensé il y a quelque temps, à l'occasion d'une visite au Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire. Il y a là un lieu de mémoire dédié à l'histoire des Justes et des résistances pendant la Seconde Guerre mondiale. On peut y voir un film sur l'Exode de 1940. L'exode, c'est ce que j'aurais voulu photographier dans les premiers temps de la guerre en Ukraine. Après, c'était trop tard.

**Véronique de Viguerie :** Moi j'ai pu aller en Ukraine, parce que ce n'était pas pendant la saison de la chasse ! J'ai aussi continué à partir en Afghanistan que je couvre depuis une vingtaine d'années : il y a des sujets qu'on ne peut pas trop refuser – les femmes afghanes pour moi, par exemple. Comme la chasse a lieu le week-end et le mercredi ou le mardi dans certaines régions, je me suis débrouillée pour caler les autres reportages en faisant du Tetris avec mon agenda.



Le terril 74 de Loosen-Gohelle (Pas-de-Calais) est l'un des trois terrils de la fosse 11-19 des mines de Lens. C'est, avec le 74 A, le plus haut d'Europe. Ces deux terrils jumeaux culminent à 186 m.

Série « À bout de souffle »  
Photo Jean-Michel André  
/ Grande commande  
photojournalisme

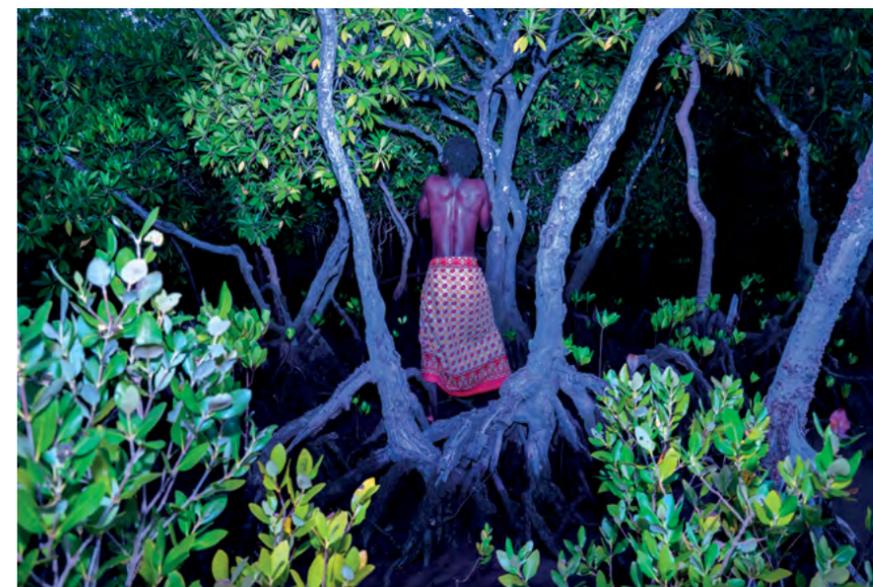
**Stéphanie Lacombe :** La Somme fait partie de ces territoires où les populations se sentent abandonnées par les politiques. À cet égard, l'actualité économique a été centrale : on était en pleine période d'inflation, le pouvoir d'achat était dans toutes les têtes. Parler d'argent aux gens que je rencontre, c'est compliqué : je ne peux pas leur demander à brûle-pourpoint comment ils s'en sortent. En revanche, l'inflation, en tant que sujet de société, permet d'amorcer la discussion. Et très vite, la politique s'invite dans la conversation, via l'insécurité, la place de la jeunesse, les problèmes de mobilité : ce n'est pas un hasard si les véhicules – voitures, mobylettes, vélos – sont très présents dans mes photos.

**Jean-Michel André :** Le bassin minier, c'est une terre de courage et de solidarité, habitée par 29 nationalités venues pour travailler ensemble dans les entrailles de la terre. Mais la fraternité y est aujourd'hui mise à mal par les politiques nationales et internationales. Il faut être vigilant pour ne pas tomber dans la banalisation, dans l'indifférence. Ma démarche s'appuie sur une vision à la fois politique et poétique. Le paysage y est très présent, tout comme le vivant, qu'il s'agisse des humains ou des animaux. Je vais à l'encontre du pathos, du spectaculaire et des clichés souvent véhiculés sur ce type de territoire. Et en ce sens j'aime beaucoup le reportage de Stéphanie dans la Somme, je le trouve très juste.

**Céline Clanet :** À première vue, on ne dirait pas, mais les réserves intégrales et la libre évolution sont des sujets éminemment politiques. J'ai surtout pu le constater dans les territoires privés où des militants anticapitalistes s'attachent à sanctuariser les espaces naturels. Ils lèvent des fonds, parfois des millions d'euros, pour acheter des centaines d'hectares où ils ne feront strictement rien. L'engagement politique est là, plutôt que dans les espaces gérés par l'État, où l'enjeu est davantage celui de l'exploration scientifique. Cette démarche désintéressée me semble complètement dingue, et j'étais très étonnée de voir l'ampleur qu'elle peut prendre. Ça m'a donné beaucoup d'espoir.

**Véronique de Viguerie :** Le fossé entre les espaces urbains et naturels, entre le chasseur et le gibier, touche à la question du vivre ensemble. De nombreux reportages de la grande commande l'abordent également, sous des angles différents. En côtoyant ces chasseresses, dont certaines pratiquent la chasse pour entretenir une relation avec leurs animaux (des chiens, des aigles, des furets), j'ai moi aussi eu beaucoup d'espoir : c'est peut-être par les femmes que l'on peut arriver à réduire les écarts, à trouver l'équilibre. ☺

**Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem**



Tous les reportages produits dans le cadre de la grande commande pour le photojournalisme sont en ligne sur le site [commande-photojournalisme.culture.gouv.fr](http://commande-photojournalisme.culture.gouv.fr)

Ci-dessus  
Portrait de Noam.

Série « Visage d'une jeunesse en quête d'avenir »

Photo Jérôme Bonnet - Modds / Grande commande photojournalisme

Ci-contre, en haut, à droite  
Anders, le Ducal.

Série « Un « paradis » en béton : bienvenue à Marina Baie des Anges »

Photo Sarah Alcalay / Grande commande photojournalisme

Ci-contre, en bas, à gauche  
Le poulpe. Reportage sur le *Mogalowen*, chalutier qui pêche dans les eaux de la méditerranée.

Série « Les eaux-fortes »

Photo Julie Bourges / Grande commande photojournalisme

Ci-contre, en bas, à droite  
Grande Terre, Tsoundzou, Mayotte.

Série « Mayotte, où vivent les esprits »

Photo Bénédicte Kurzen / Grande commande photojournalisme

# LE POIDS DES MOTS

Plus d'un tiers des 200 lauréats de la grande commande pour le photojournalisme ont participé à un journal de bord collectif mis en ligne au fur et à mesure de l'élaboration des reportages. À travers des notes prises sur le vif, des échanges de sms, des captures d'écran, des vidéos ou enregistrements sonores, ils ont partagé leurs réflexions, enthousiasmes et questionnements, révélant aussi bien les multiples facettes du métier que leur passion commune pour le récit en images. Extraits.

## La phase de repérage et de recherche

Qu'il s'agisse de la guerre ou de la situation sociale en France (mon reportage sur les syndicalistes), il est essentiel que le photographe tente d'élaborer par la série, la multiplicité des points de vue, le travail de réflexion et d'écriture, une analyse critique des situations. Il faut donc « faire des photos », aller sur le terrain (et c'est le principal) mais aussi lire, se documenter, tâcher de comprendre. C'est la tâche d'un photojournalisme de profondeur, de longue haleine qui privilégie l'enquête sociologique visuelle aux « news ».

**Daniel Challe, série « Photos de classe »**

Je lis différents articles à propos de la migration féminine en France. Je regarde des documentaires. Je lis des livres [...]. Je prends des notes, beaucoup de notes.

**Aimée Thirion, série « Femmes d'ailleurs, ici »**

Une enquête est une sorte de rhizome. On tire un fil et plusieurs apparaissent.

**Hélène David, série « Autochtones, secrètes connivences avec le sol »**

## Les doutes

Je me demande quel est mon sujet. La misère ? La fuite ? La chute ? L'enfance

massacrée qui t'envoie violemment valser à la marge ? L'alcoolisme ? La violence du monde ? La vie qui n'en est plus une ?

**Mat Jacob, série « Thierry ou la violence du monde »**

Il pleut des cordes et avant d'arriver, dans le tram, je me demande si ça vaut vraiment le déplacement. Lourdeur des débuts : les doutes sur ma manière de traiter le sujet - ou le projet - font en moi le diable et l'ange.

**Marc Lathuillière, série « Viande (on/off) »**

Le sujet commence à me happer, mais à ce stade j'ai encore quelques doutes sur son potentiel visuel. Je m'imagine déjà passer quatre heures d'affilée à scruter mes élus tapotant sur leur clavier ou devisant au téléphone, avant de tourner en rond trois heures supplémentaires dans un conseil municipal à rallonge. Sûrement très intéressant à mettre en scène dans un reportage écrit. Mais en photos ?

**Frédéric Migeon, série « Maires de France »**

Je ne me suis jamais sentie aussi fragile face à un projet. Submergée à la fois par le rêve et le besoin émotionnel de la faire et par la peur de me tromper, par une sorte

de pression et une responsabilité « nationale » sur un sujet qui déchaîne souvent les passions. En plein doute, ma route croise par hasard un drapeau algérien flottant au vent sur la place

de la République, lors d'une manifestation. C'est comme un appel, et aussi comme un retour aux sources du pourquoi du projet.

**Anita Pouchard Serra, série « Algérie(s), une mosaïque d'héritiers »**

Je réfléchis aussi sur la forme photographique : noir et blanc, film couleur, numérique, argentique ? Comment vais-je aborder le travail pour montrer cette réalité ? Plus je réfléchis, plus tout s'embrouille. Alors, je décide de tout stopper et de ne plus chercher une forme. Je verrai bien sur le terrain.

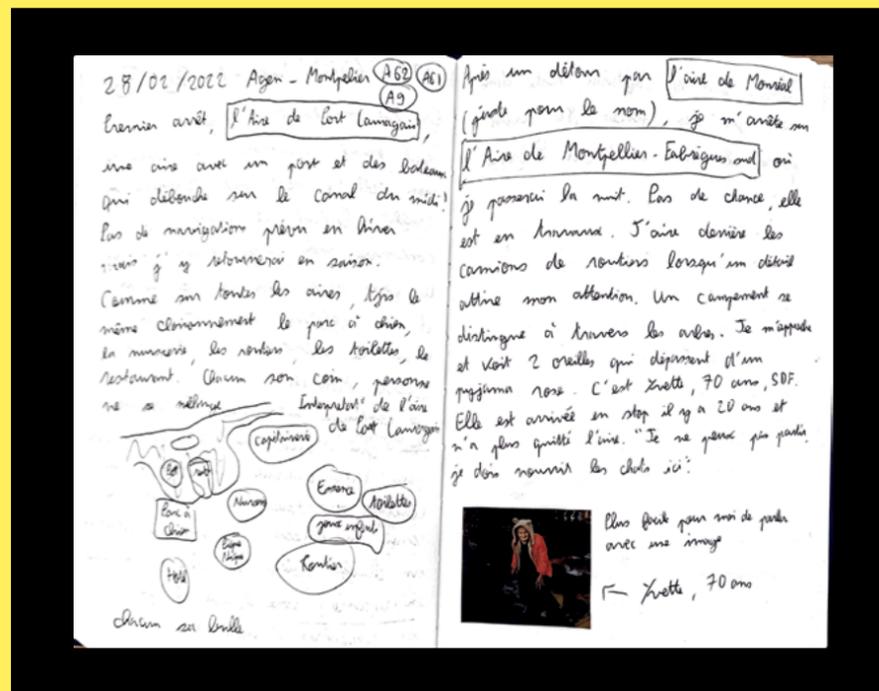
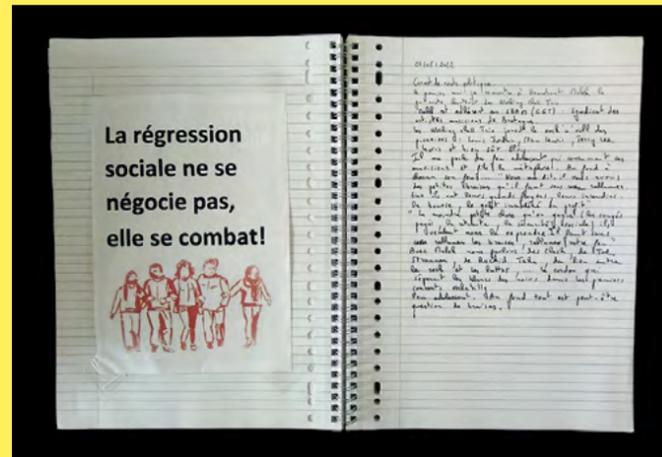
**Diane Grimonet, série « Les petites retraites de France »**

## Les obstacles et embûches

La pluie est démentielle : telle que le plein de kérosène est impossible. Attente / annulation du vol / panique à Cayenne. Trois jours pleins de prises de vue sont prévus sur place. Un de moins c'est un tiers de travail.

**Sylvie Bonnot, série « L'Arbre-machine (échos des canters) »**

J'insiste pour rencontrer un pasteur qui finit par arriver, costume gris satiné, cravate jaune, barbe de trois jours et cheveux teints jaunes qui contrastent avec sa peau noire. Magnifique mélange



## « Plus je réfléchis, plus tout s'embrouille. Alors, je décide de tout stopper et de ne plus chercher une forme »

En haut, à gauche  
Extrait du journal de bord de Daniel Challe pour la série « Photos de classe »

En haut, à droite  
Extrait du journal de bord d'Anouk Desury pour la série « Photos poings ouverts »

En bas, à gauche  
Extrait du journal de bord de Juliette Pavy pour la série « L'aire de rien ? »

En bas, à droite  
Extrait du journal de bord de Mat Jacob pour la série « Thierry ou la violence du monde »

## « Il me semble peu concevable de travailler sur un tel sujet dans la durée sans m'impliquer humainement »

de sape et de prêche. Mais, malgré notre bonne entente, les portes restent fermées. Ils ont eu des soucis avec un tournage précédent qui a été très négatif sur leurs pratiques. Ils ont, me disent-ils, été trahis et ne peuvent me faire confiance. Frustration du photographe qui croise des images sans pouvoir les faire.

**Stéphane Lagoutte, série « Cultes congolais de France »**

Je suis fatiguée et laisse tomber mon boîtier dans la rue, comme une grosse amatrice. La manif était calme, ça ne m'est jamais arrivé, et je ne comprends pas ce que j'ai fait. Le filtre de l'objectif est cassé, je dois arrêter mes prises de vue.

**Jérôme Derigny, série « Grandir en cœur »**

### La bonne distance

Je quitte W. qui me propose de dîner chez elle pour que je ne sois pas seule. Je décline son invitation. Je lui explique que, pour des raisons éthiques, je ne peux pas être sa copine. Elle me répond qu'« on est pré-copines alors ».

**Agnès Dherbeys, série « Les femmes du coin »**

Trouver la limite entre soi et l'autre. Interroger la limite en photographie : jusqu'où je peux aller pour faire une image ? Jusqu'où je peux aller pour montrer ?

**Olivia Gay, série « À domicile »**

Pour moi, le plus difficile est de trouver la bonne distance avec la personne que je photographie. Beaucoup de présence, de discussions, de rendez-vous manqués,

de relationnel. Peu d'images mais beaucoup d'humanité.

**Jean-Louis Courtinat, série « De la crise sanitaire à la crise humanitaire »**

Plus que jamais je sais que mon sujet sera fait de tous petits moments très éphémères et très subtils. Il faut tenir, rester aux aguets. S'interroger, chercher mais rester à distance, pudique.

**Florence Levillain, série « Adolescents : une crise, des crises »**

### Un rôle à endosser

Vu la situation d'urgence et la précarité des personnes exilées, il me semble peu concevable de travailler sur un tel sujet dans la durée sans m'impliquer humainement.

**Grégoire Eloy, série « Le beau geste »**

Le soir au dîner, Denis me confie à quel point il était important pour lui que je sois venue de Paris. Je comprends qu'ils ont besoin de se sentir entendus et considérés et pas seulement par la presse locale. Je comprends qu'il est nécessaire d'endosser pleinement ce rôle de photographe et de faire en sorte que leur combat soit rendu visible. Je me dis qu'il est nécessaire aussi que ce reportage soit publié.

**Nathalie Bardou, série « Patrons solidaires »**

### Le texte et l'image

Depuis plusieurs jours, je réfléchis à la manière d'écrire les textes qui vont accompagner les photographies. J'ai l'habitude, dans mes recherches, d'anonymiser les personnes et les lieux, et la levée

de l'anonymat pour la grande commande m'oblige à un nouveau pacte narratif. Je me demande notamment si je dois parler uniquement à la troisième personne, ou si je dois m'inclure dans le récit.

**Jean-Robert Dantou, série « Tenir »**

Je ne sais pas dans quelle mesure je suis un photographe durassien. Je me dis seulement qu'il y a forcément dans mes photos quelque chose qui relève de cette écriture-là, de ce que Duras écrit. Il est impossible qu'il n'y ait pas la moindre trace de cette écriture-là dans ma façon de photographier.

**David Godichaud, série « Les neiges éternelles »**

Lors de notre discussion, certaines de ses phrases m'accrochent particulièrement et s'associent à des images mentales. Je m'aperçois de la force du « je » dans son récit et cela confirme qu'en plus de photographe, je veux écrire. J'ai l'idée d'un texte écrit à la première personne qui mêlerait l'ensemble des témoignages reçus et collectés. Un texte fait de contradictions et de répétitions, une sorte de témoignage pluriel.

**Lucille Saillant, série « Il y a des choses des confinements qu'on ne raconte pas »**

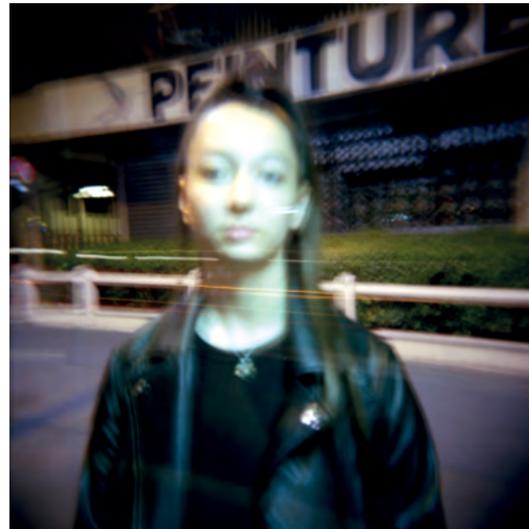
Se défaire des images. Les œuvres d'exposition vont circuler et revenir au pays en 2024. Les tirages de la collection, eux, seront en lieu sûr, dans de grands tiroirs. En sont-elles moins agissantes ?

**Hélène David, série « Autochtones, secrètes connivences avec le sol »** ◉

Le rire d'Omar : Omar, l'un des jeunes artistes de l'Institut médicoéducatif Cour de Venise à Paris, a parfois besoin de s'isoler derrière un paravent pour se détendre. Quand j'ai vu sa tête dépasser dudit paravent, il a éclaté de rire.

Série « Loin des yeux, près du cœur »  
Photo Lucie Hodiesne  
Darras / Grande  
commande  
photojournalisme





Ci-contre, en haut,  
à gauche  
**Pigments, spectacle  
de la compagnie  
CirkVOST.**  
Série « **L'équilibre  
fragile du voltigeur** »  
Photo Meyer - Tendance  
Floue / Grande  
commande  
photojournalisme

Ci-contre, en bas,  
à gauche  
**Sur le tournage de  
The real life of Diana  
de Clément Baratte,  
dans les Cévennes.**  
Série « **Les grands  
séparés** »  
Photo Alexa Brunet /  
Grande commande  
photojournalisme

Ci-contre, en bas,  
à droite  
**Nejma, cité de la  
Muette, Drancy.**  
Série « **Mon histoire  
est ici** »  
Photo Bruno Boudjelal  
- VU' / Grande  
commande  
photojournalisme

En haut, à gauche  
**Eusenia et Esperenza  
viennent de Futuna  
à l'internat de Sofala  
à Wallis pour être  
au lycée.**  
Série « **Habiter les  
confins** »  
Photo Patrice Terraz /  
Grande commande  
photojournalisme

En haut, à droite  
**Fabien, 22 ans,  
novillero sans picador.**  
Série « **Devenir un  
homme** »  
Photo Camille Gharbi /  
Grande commande  
photojournalisme

En bas, à gauche  
**Romy, Maud, Isadora  
et Sacha dansent en  
haut des escaliers de  
la dalle Maurice-  
Thorez à Bagnolet.**  
Série « **L'art en jeu :  
poétique de la ville** »  
Photo Aglaé Bory /  
Grande commande  
photojournalisme

En bas, à droite  
**Descente de la statue  
de sainte Sara à la  
mer lors du pèlerinage  
des Saintes-Maries-  
de-la-Mer.**  
Série « **Delta bleu :  
enjeux et mythologies  
d'un monde sauvage** »  
Photo Mathias Benguigui /  
Grande commande  
photojournalisme

# La bibliothèque au cœur du monde

Entre le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, la Renaissance se traduit par un retour aux textes de l'Antiquité grecque et latine et la restauration des valeurs dont ils étaient porteurs. L'exposition présentée actuellement sur le site Richelieu montre comment des lettrés, dans le sillage du poète et penseur Pétrarque, ont fondé un nouveau rapport à la connaissance et une nouvelle vision de l'être humain. *Chroniques* l'a visitée en compagnie de Luca Marcozzi, professeur de littérature italienne à l'université de Roma Tre.

« C'est au cours de son premier voyage à Rome en 1337 que Pétrarque, profondément impressionné par les traces de la culture romaine disséminées dans la ville, a perçu, là où tout le monde voyait des ruines, la grandeur de l'Antiquité. Le premier, il comprend que ce monde désormais lointain est porteur de connaissances essentielles qu'il va s'attacher à retrouver et à remettre au jour », explique Luca Marcozzi. Cette découverte fonde le projet poétique et culturel qui traverse toute la vie et l'œuvre de Pétrarque. Il se met alors en quête des œuvres du passé, parcourt l'Europe en chercheur infatigable, aidé par le réseau de relations qu'il est parvenu à créer avec d'autres intellectuels.

## Du cabinet de travail à la bibliothèque princière

Pour rendre compte de l'effervescence intellectuelle, artistique et scientifique qui se développe à cette époque, l'exposition de la BnF propose un parcours à travers plus de 240 œuvres – manuscrits, livres imprimés, estampes, dessins, sculptures, objets d'art, médailles, monnaies... Il conduit du

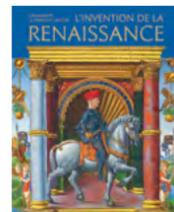
*studiolo*, à la fois cabinet de lecture, de méditation et de travail du lettré qui prend ses origines dans la vie monastique du Moyen Âge, jusqu'aux grandes bibliothèques princières. Le visiteur est appelé à explorer les

aspects majeurs de la culture humaniste de la Renaissance : le rôle fondateur joué par Pétrarque et sa bibliothèque ; la redécouverte des textes antiques et le travail – de copie, de traduction, d'édition – qui s'élabore autour de leur diffusion. Une vision nouvelle de la dignité de l'être humain voit le jour, valorisant sa puissance propre d'action et de création, notamment à travers la célébration des hommes illustres et leur constitution en modèles. Au cœur de cette nouvelle culture, la bibliothèque.

## Un cheminement continu vers la sagesse

« La bibliothèque est le cœur du monde de Pétrarque. On estime qu'il a amassé des centaines de volumes », poursuit Luca Marcozzi. Même s'il fait la satire de ceux qui accumulent des livres sans en connaître le contenu, il a possédé sans doute la plus grande bibliothèque d'Europe. Comme le montre l'exposition, celle-ci constitue à la fois le lieu physique et le symbole du travail intellectuel, le centre de correspondance avec d'autres lettrés et le point de diffusion de l'humanisme européen.

Pétrarque, *De viris illustribus, cum supplemento Lombardi a Serico*, 1379  
BnF, Manuscrits  
Photo Hervé Boutet



Catalogue de l'exposition *L'invention de la Renaissance. L'humaniste, le prince et l'artiste*  
264 p., 150 ill., 49 €  
BnF | Éditions



La construction d'un réseau d'amitiés passe par les relations épistolaires, mais aussi par l'échange de livres, le dialogue sur les auteurs et les œuvres du passé, la capacité à transformer les lectures en maximes morales, l'exhortation à la connaissance du monde et de soi-même. La bibliothèque est le seul lieu où le temps est productif et acquiert de la valeur, car il permet de dialoguer avec les auteurs du passé ; c'est le seul lieu où une âme tourmentée et divisée parvient à réaliser son unité. La vie prend ainsi la forme d'un cheminement continu vers la sagesse, d'une recherche permanente et avide de connaissance. « Chez le jeune Pétrarque, ajoute Luca Marcozzi, ce désir est dirigé vers le passé, vers l'histoire ancienne romaine en particulier, vers la poésie, tandis que dans ses années de maturité, il se tourne vers la connaissance intérieure, mais

*toujours guidé par la lecture des classiques et, dans certains cas, des philosophes moraux comme Sénèque ou saint Augustin. »*

## Des manuscrits d'exception

Tout au long du parcours de l'exposition, des manuscrits magnifiquement calligraphiés et enluminés, certains ayant appartenu à Pétrarque et annotés de sa main, d'autres dictés par l'auteur comme cet exemplaire du *De viris illustribus* resté inachevé à sa mort en 1374, sont mis en lumière aux côtés de livres imprimés à la mise en page et à l'illustration renouvelées par les modèles empruntés à l'Antiquité. Leur mise en dialogue avec d'autres œuvres d'art de la Renaissance confère à cet ensemble un pouvoir d'émotion servi par une scénographie épurée qui met en valeur leur beauté.

© Sylvie Lisiecki

## À découvrir en podcast



Disponibles sur toutes les plateformes de podcasts, *Les voyages de Pétrarque* racontent en six épisodes d'une dizaine de minutes le parcours de l'un des figures de proue de la Renaissance. Pétrarque est en effet né sous le signe du voyage : voyage dans l'Europe à la recherche de manuscrits anciens, voyage immobile et solitaire dans sa bibliothèque de Fontaine-de-Vaucluse, rêverie poétique et amoureuse sur les bords de la Sorgue, ou randonnée initiatique au sommet du mont Ventoux... Partez pour une odyssée sonore à travers les livres, en compagnie de cet illustre précurseur de l'humanisme.



## expo- sitions

**Jean-Michel Ribes, un pas de côté | Du 28 mai au 15 septembre 2024**

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Lise Fauchereau et Hélène Keller, BnF, département des Arts du spectacle

En écho à cette exposition, la BnF a confié à Jean-Michel Ribes la programmation de son festival *La Bibliothèque parlante* qui a lieu du 31 mai au 2 juin 2024 (voir p. 44-45)

Voir agenda p. 25, 26

# « L'art n'est que résistance »

**Une exposition sur le site François-Mitterrand rend hommage à l'œuvre de l'auteur, réalisateur et metteur en scène Jean-Michel Ribes, qui a récemment fait don de ses archives à la BnF.**

En 2023, le département des Arts du spectacle a accueilli à quelques mois d'écart les archives du théâtre du Rond-Point pour les années de direction de Jean-Michel Ribes (2002-2022) et les archives personnelles de l'auteur, réalisateur et metteur en scène depuis les débuts de sa carrière dans les années 1960. Au total, plus de cent-vingt mètres linéaires de carnets manuscrits, de photographies et d'affiches, de maquettes de spectacles, de documents audiovisuels, ainsi que plus de quinze téraoctets de documents numériques natifs viennent documenter la carrière artistique d'un homme de théâtre et de cinéma incontournable du paysage culturel français actuel. L'exposition présentée en galerie des Donateurs permet de découvrir ou de redécouvrir toute la richesse du travail d'un créateur inclassable et de s'immerger dans la vie d'une salle de spectacle dédiée aux écritures contemporaines.

### De la scène à l'écran

Jeune acteur et metteur en scène, Jean-Michel Ribes fonde en 1966 la Compagnie du Pallium avec ses amis le peintre Gérard Garouste et l'acteur Philippe Khorsand. Ils montent et

Page de gauche  
Romain Cottard et  
Damien Zanoly dans  
*Sulki et Sulku*, texte  
et mise en scène de  
Jean-Michel Ribes,  
Paris, théâtre du  
Rond-Point, filage  
du 7 novembre 2017  
Photo Giovanni Cittadini  
Cesi

En bas  
Jacqueline Maillan et  
Philippe Khorsand  
dans *La Cuisse du  
steward*, texte et mise  
en scène de  
Jean-Michel Ribes,  
Paris, théâtre de la  
Renaissance,  
11 septembre 1990  
Photo Daniel Cande

jouent Topor, Arrabal, Savary. Rapidement, Ribes commence à écrire ses propres textes, marqués par ses affinités littéraires avec des mouvements et des auteurs qui se jouent des conventions idéologiques et esthétiques – le surréalisme, le dadaïsme, Raymond Queneau, Jean Tardieu... Ses premières pièces, *Les Fraises musclées* (1970), *Il faut que le sycamore coule* (1971), séries de sketches fantaisistes et burlesques, remportent un grand succès. Les suivantes, *Tout contre un petit bois*, *Par-delà les marronniers*, sont empreintes d'une poésie plus sombre et hantées par la peur de la mort. Face à l'angoisse, Jean-Michel Ribes trouve un antidote, le « rire de résistance », qui guide toute son œuvre, au théâtre, au cinéma comme à la télévision. En témoignent les séries télévisées *Merci Bernard* et *Palace*, maintes fois rediffusées, et les films *Chacun pour toi* ou plus récemment *Musée haut, musée bas*. D'une œuvre à l'autre, on retrouve les amis et complices qui inspirent l'auteur et l'accompagnent au fil des projets : Roland Topor et Gérard Garouste, les comédiens Philippe Khorsand, Roland Blanche, Eva Darlan et Tonie Marshall, les décorateurs Patrick Dutertre ou encore Jean-Marc Stehlé.

### Le « bateau pirate » du Rond-Point

En 2001, Jean-Michel Ribes est nommé directeur du théâtre du Rond-Point sur un projet tout entier consacré à la promotion des auteurs vivants. Le lieu devient une agora en perpétuelle effervescence qui accueille près de 800 représentations annuelles. La programmation, éclectique et parfois déroutante, propose aussi des rencontres, des événements culturels, des débats sur le vif en réaction à l'actualité politique ou sociale. Il faut surprendre le public, le faire réagir : « *Les gens se dérangent pour venir au théâtre, la moindre des choses c'est qu'on les dérange à notre tour* », déclare Jean-Michel Ribes. Et le pari est réussi : en quelques années, la fréquentation du théâtre double et le lieu devient incontournable. Après deux décennies, Jean-Michel Ribes a transmis le relai ; il continue, ailleurs et autrement. En prolongement de l'exposition que lui consacre la BnF, il a conçu ce printemps la programmation du festival *La Bibliothèque parlante*. 

Lise Fauchereau et Hélène Keller



À nous les stades ! Une histoire du sport au féminin | Du 22 mai au 13 octobre 2024

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Christophe Da Silva, BnF, département Sciences et techniques

L'exposition s'inscrit dans le cadre de l'Olympiade culturelle de Paris 2024

Voir agenda p. 10, 14, 15, 16, 18, 24

# Le long combat du sport féminin



Longtemps considéré comme le parent pauvre de la compétition sportive, le sport féminin a conquis en un siècle et demi une place croissante. L'exposition *À nous les stades !*, présentée sur le site François-Mitterrand, retrace les aléas de cette histoire mouvementée qui dit aussi, en creux, celle de la condition féminine en France.

Les Jeux olympiques 2024 afficheront pour la première fois à Paris la parité totale : autant de femmes que d'hommes se trouveront sur la ligne de départ et participeront à toutes les épreuves. C'est peu dire que l'histoire de cette convergence, encore largement inachevée, est une histoire contrariée, souvent même empêchée. Les femmes ont dû négocier, et parfois forcer leur intégration dans le nouvel espace social du sport dont les hommes ont fixé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les règles, les valeurs et les institutions. Elles ont eu un accès plus tardif à l'ensemble des disciplines sportives, avec une ouverture plus limitée, certaines leur restant même interdites en compétition jusqu'à des périodes extrêmement récentes, à l'instar de la boxe ou du saut à ski inclus au programme des Jeux en 2012 et 2018.

**Une pratique transgressive pour les femmes au début du XX<sup>e</sup> siècle**

« Ô mes sœurs ne craignez pas de développer un peu vos biceps, d'avoir la taille... pas trop mince, et des mains capables de saisir une carabine ou de diriger un cheval. » Lancé par l'opiniâtre duchesse d'Uzès en 1911, cet appel dit assez combien la voie à suivre pour pratiquer le sport était transgressive pour les femmes du début du siècle. Digne représentante de la nouvelle

En haut  
Suzanne Lenglen lors  
de son match gagné  
pour le titre de  
championne de  
France, Agence Rol,  
10 juin 1922  
BnF, Estampes et  
photographie

« classe des loisirs » qui importe depuis l'Angleterre le tennis ou le golf, la duchesse vient pourtant d'un milieu où la mixité est plutôt bien tolérée. Les pionnières du sport ne se recrutent cependant pas que dans les milieux aristocratiques. Les participantes aux premières courses pédestres, de natation, de cyclisme et même d'aviation viennent de milieux sensiblement plus populaires.

**Reconquérir des bastions masculins**

Au sortir de la Première Guerre mondiale, les affiches, la presse et les collections de photographies de la BnF témoignent de l'effervescence des pratiques sportives féminines. Délaissées par les fédérations masculines, les Françaises organisent leurs propres clubs et compétitions, et, sous l'égide de l'incoustrable Alice Milliat, une fédération nationale puis internationale féminine. La conquête de cette autonomie ne va pas sans susciter de vives résistances. La pratique féminine est encouragée si elle s'inscrit dans les bornes de la bienséance et d'un destin biologique déjà tout tracé. Aux yeux du Dr Maurice Boigey qui s'exprime en 1944 dans la préface de *La Femme et le Sport* de Marie-Thérèse Eyquem : « Une femme n'a pas un moindre besoin d'activité physique qu'un homme. C'est un avantage pour elle d'avoir une bonne santé et d'être douée de vigueur. La maternité l'exige... » Aux contacts brutaux des sports collectifs sont préférées les finalités esthétiques et prophylactiques de la gymnastique rythmique et de ses grands mouvements d'ensemble.

La Seconde Guerre mondiale achève de mettre en sommeil



Ci-dessus  
Les jeux athlétiques  
féminins, dans *Le  
Petit Journal illustré*,  
22 avril 1923  
BnF, Philosophie, histoire,  
sciences de l'homme

À droite  
Entraînement de  
Violette Morris,  
boxant avec un  
sparring partner,  
Agence Rol, 1923  
BnF, Estampes et  
photographie

la pratique compétitive dans de nombreux sports collectifs. C'est seulement à la fin des années 1960 que les femmes reconquérèrent progressivement les bastions masculins, à commencer par le rugby et le marathon.

**Des inégalités persistantes**

Si les femmes ont gagné droit de cité dans le sport, des inégalités persistantes se manifestent encore aujourd'hui dans le nombre de licenciés, l'audience, les revenus des professionnelles ou encore la représentation dans les instances dirigeantes. Les fédérations sportives doivent quant à elles prendre la mesure des conséquences du mouvement #MeToo.

En même temps que des pratiques sportives, l'exposition de la BnF *À nous les stades !* témoigne ainsi de l'évolution des normes de genre à travers les performances corporelles, le choix des tenues vestimentaires, des coiffures ou encore la manière de se tenir et de se mouvoir. À partir de l'objet « sport », c'est l'histoire, concrète, physique, des femmes en France depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui se raconte. © Christophe Da Silva



## Autour de l'exposition

L'histoire du sport féminin se raconte aussi à travers les nombreuses manifestations culturelles proposées par la BnF autour de ses collections. Au programme : des conférences sur l'archéologie du sport, des projections de documentaires sur les professionnelles et amatrices de sport, une table ronde sur l'histoire du sport virtuel, une lecture de manuscrits évoquant le sport par le comédien Hervé Pierre, un colloque sur le sport dans la littérature jeunesse...

À retrouver sur [www.bnf.fr/fr/agenda](http://www.bnf.fr/fr/agenda)

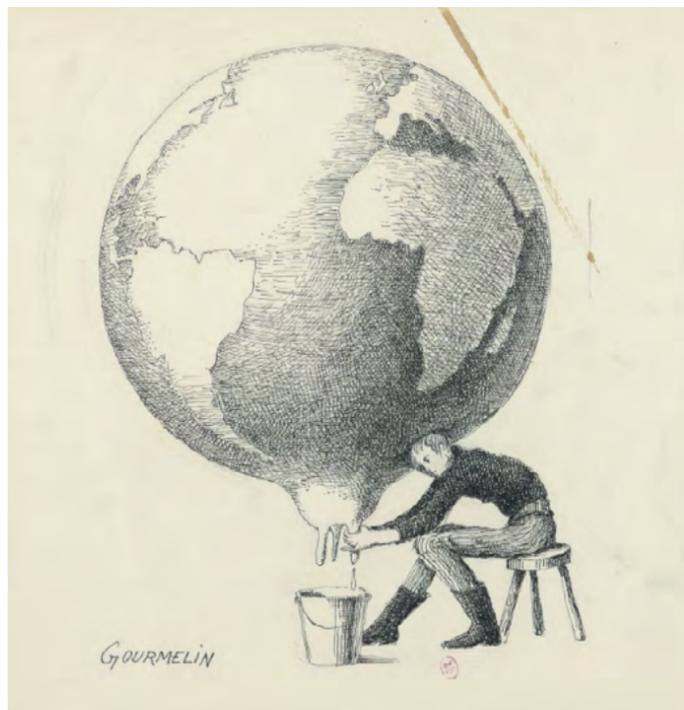
# Arles célèbre le dessin

Pour sa deuxième édition, le Festival du dessin d'Arles met à l'honneur Tomi Ungerer et présente à travers la ville les œuvres de 43 dessinateurs de toutes époques. Y sont notamment exposées plusieurs pièces majeures extraites des collections du département des Estampes et de la photographie de la BnF.

Il est des collaborations éditoriales fructueuses qui durent et prennent au fil du temps des formes multiples, à l'image de celle qui lie Vera Michalski, présidente du groupe Libella et de la Fondation Jan Michalski, et Frédéric Pajak, écrivain, dessinateur et éditeur, qui a l'an dernier donné naissance au Festival du dessin d'Arles. Sollicitée en amont de la première édition, la BnF avait prêté des dessins de Victor Hugo, dont certains n'avaient jamais été montrés ni publiés. Cette année, le partenariat entre le Festival et la Bibliothèque se traduit par le prêt de gravures à l'eau-forte de Martial Potémont (1827-1883) et Charles Meryon (1821-1868), tous deux représentants d'un Paris ancien, celui d'avant travaux du baron Haussmann, puis celui du siège et de la Commune de Paris. D'apparence très réaliste, ces représentations de la capitale répondent aussi à un idéal poétique et uchronique de leurs auteurs. Potémont mêle au dessin *in situ* et à la photographie des détails disparus qu'il reprend de gravures anciennes. Meryon, de son côté, apporte des éléments fantastiques à ses compositions : une vue panoramique très réaliste et détaillée du quartier de la Montagne Sainte-Geneviève, avec le collège Henri IV au premier plan, fait ainsi place à un arrière-plan de montagne et de mer, rappelant que l'artiste était aussi navigateur.

Les œuvres de Gourmelin (1920-2011) qui complètent ce prêt sont d'une toute autre nature. Le choix s'est porté sur des dessins d'humour, de presse et des dessins fantastiques destinés à illustrer des romans de Claude Klotz et Lovecraft. Gourmelin fait partie de la nouvelle vague des dessinateurs d'humour qui, prenant le pas de Siné, Topor, Gébé, Cardon et quelques autres, s'est abattue sur la presse des années 1970. Ces œuvres, prêtées par le département des Estampes et de la photographie, seront exposées aux côtés de celles d'une quarantaine d'autres artistes de renom, de Giacometti à Vicky Fisher en passant par Goossens, Kiki Picasso ou Gus Bofa. ©

Alexandre Devaux



Jean Gourmelin, *Planète Terre, la surexploitation des ressources*, dessin de presse, 1975  
BnF, Estampes et photographie

## Prêts remarquables de la BnF

**Musée des Beaux-arts de Tours**  
*Le Sceptre & la Quenouille. Être femme entre Moyen Âge et Renaissance*  
Du 8 mars au 17 juin 2024  
Prêt de 29 pièces

**Musée de Cluny - musée national du Moyen Âge**  
*Les arts en France sous Charles VII (1422-1461)*  
Du 12 mars au 16 juin 2024  
Prêt de 47 pièces

**Musée de l'Armée**  
*Duels. L'art du combat*  
Du 24 avril au 18 août 2024  
Prêt de 24 pièces

**Musée d'art moderne André Malraux - Le Havre**  
*Photographier en Normandie (1840-1890)*  
Du 25 mai au 22 septembre 2024  
Prêt de 78 pièces

**Château royal d'Amboise**  
*Chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci en gravure, dans les collections de la BnF*  
Du 1<sup>er</sup> juin au 22 septembre 2024  
Prêt de 29 pièces

**Musée de la Révolution française - Domaine de Vizille**  
*Comment m'habillerai-je ? Se vêtir sous la Révolution française (1789-1804)*  
Du 28 juin au 10 novembre 2024  
Prêt de 63 pièces



## Dans l'écrin du musée

La galerie Mazarin  
Photo Marie Hamel

- p. 28 Une après-midi avec Jean-Pierre Darroussin
- p. 30 Affiches de Mai 68
- p. 32 Delphine Horvilleur, résidente musée
- p. 33 Archives de Beaumarchais

# Une après-midi avec Jean-Pierre Darroussin

Il arrive par la cour d'honneur du 58 rue de Richelieu, fin sourire sous la casquette de velours noisette. L'acteur et réalisateur Jean-Pierre Darroussin a été convié à une visite du musée de la BnF par Joël Huthwohl, directeur du département des Arts du spectacle. *Chroniques* les a suivis.

Une fois dans le hall Labrouste, pour accéder au musée de la BnF, les visiteurs gravissent l'escalier tournant en acier et aluminium qui constitue l'un des gestes architecturaux les plus forts de la rénovation du site. La salle des Colonnes, qui abrite une sélection de pièces archéologiques, ouvre le parcours : « Dès la Renaissance, les rois de France ont collectionné des monnaies, médailles et objets précieux et les ont réunis dans ce qu'on appelle le Cabinet du roi, transféré sous le règne de Louis XV à la Bibliothèque royale. C'est ainsi qu'est né le premier et le plus ancien musée de France, explique Joël Huthwohl. Nous avons opté pour des vitrines thématiques ; celle-ci, consacrée à Héraklès, présente à la fois des vases antiques, des monnaies frappées à l'effigie du dieu, et aussi cette tête sculptée monumentale. » Jean-Pierre Darroussin, qui examine avec attention les détails de chaque objet exposé, confie : « Il se trouve qu'à un moment de ma vie, il y a longtemps, j'ai étudié les céramiques grecques. » C'est l'occasion pour lui d'évoquer son intérêt pour l'archéologie, dont il souhaitait faire son métier avant de bifurquer finalement vers le théâtre.

## D'un trésor à l'autre

Autre salle, autre trésor, celui dit « de Berthouville », du nom de la commune de l'Eure où il a été découvert. « C'est un agri-

culteur, Prosper Taurin, qui en 1830, en poussant sa charrue, heurte un premier objet, puis découvre une cache dans laquelle était enfoui cet ensemble de pièces de vaisselle romaine et gallo-romaine et deux statues de Mercure, qui datent du I<sup>er</sup>

au III<sup>e</sup> siècle, poursuit Joël Huthwohl. Presque 25 kg d'argent ! » En traversant la salle, Jean-Pierre Darroussin lève les yeux vers l'un des quatre médaillons qui ornent les coins du plafond. L'un d'eux porte une reproduction en relief de l'allégorie de la Semeuse. « C'était la pièce d'un franc de notre jeunesse », s'amuse-t-il.

L'un des bijoux exposés dans le Cabinet précieux retient particulièrement l'attention : un pendentif serti d'une splendide émeraude, offert par Catherine de Médicis à son fils Charles IX en 1571. Dans un contexte de tensions entre mère et fils, la reine avait fait graver sous la pierre précieuse deux mains minuscules qui s'étreignent, en signe de son souhait de réconciliation.

## Sous le regard de Voltaire

Après avoir parcouru les salles historiques, nous revenons sur nos pas. Sur le palier, une statue de Voltaire réalisée par Houdon veille sur les allées et venues. « C'est le modèle en plâtre de la sculpture de marbre qui orne le foyer de la Comédie-Française, explique Joël Huthwohl. Houdon avait son atelier ici, et Voltaire a posé dans ces murs. Le socle de la statue renferme le cœur de l'auteur qui a été déposé à la Bibliothèque sur l'ordre de Napoléon III. »



La galerie Mazarin, splendide écrin baroque dans lequel se déploie tout un panorama de l'histoire culturelle française, est l'un des joyaux du site Richelieu. Parmi les œuvres qui fascinent le plus les visiteurs, le manuscrit des *Cent Vingt Journées de Sodome* du sulfureux marquis de Sade. L'auteur, emprisonné à La Bastille, a écrit la version finale de son texte en caractères microscopiques pour échapper aux fouilles de ses geôliers. Juste avant la prise de La Bastille, Sade est transféré précipitamment à Charenton, le manuscrit alors assemblé en rouleau est resté dans la cellule et n'est réapparu que bien plus tard. Il passe ensuite entre plusieurs mains jusqu'à son acquisition récente par la BnF. « J'ai vu, dans un genre très différent, le manuscrit de *Sur la route de Kerouac*, exposé au centre Pompidou en 2016. Un seul rouleau de 36 mètres, comme une

métaphore de la route », se souvient Jean-Pierre Darroussin.

## Dialogue avec une icône

Le parcours se clôt par la Rotonde. Le comédien s'arrête longuement devant le portrait de Sarah Bernhardt par Jules Masson. Le peintre a réalisé ce tableau à la demande de l'actrice d'après une photographie de Nadar, sur un fond doré à la manière des icônes : « Pour l'époque, elle avait déjà un sens certain du marketing », sourit notre visiteur. « Ce tableau est en quelque sorte notre icône à nous aussi, ajoute Joël Huthwohl. Contrairement aux autres œuvres exposées ici, qui changent en fonction des rotations thématiques, il nous accompagne en permanence. » Et le comédien de conclure : « Ces œuvres vous imprègnent, elles infusent longtemps en vous, un peu comme une cure de beauté et de culture. »

Sylvie Lisiecki



En haut  
Jean-Pierre Darroussin  
et Joël Huthwohl en  
salle des Colonnes  
Photo Claire Delfino

Ci-dessus  
Jean-Pierre Darroussin  
dans la Rotonde  
Photo Claire Delfino

# Poings levés au musée

Les œuvres présentées dans la galerie Mazarin du musée de la BnF, renouvelées tous les quatre mois, explorent cette année la thématique des révolutions. La section dévolue aux affiches fait une large place à celles qui ont fleuri sur les murs des grandes villes de France en mai 1968.

Dans les jours qui suivent l'insurrection des étudiants du Quartier latin, enclenchée le 3 mai 1968 avec l'occupation de la Sorbonne, les élèves de l'École nationale des beaux-arts, aidés d'artistes, commencent à produire des affiches destinées à répandre les mots d'ordre révolutionnaires. Les lieux de production se multiplient, de l'atelier de l'École nationale supérieure des arts décoratifs à l'Atelier populaire de Marseille, en passant par différentes universités en région parisienne, à Montpellier ou à Caen, dans lesquels sont conçus et imprimés des tracts et des affiches-textes.

## « Accepté par le comité de grève »

Pour fabriquer ces affiches, les ateliers ont recours, au début du mouvement, au pochoir et à la lithographie, avant d'adopter la sérigraphie sous l'impulsion notamment de l'imprimeur Éric Seydoux et de l'artiste Guy de Rougemont, lequel avait découvert cette technique à New York. Ce procédé d'impression monochrome, rapide et facile à mettre en œuvre, décuple la créativité des étudiants. Chaque jour, visuels et slogans sont débattus lors d'assemblées générales accueillies aux ateliers populaires. Une fois le projet accepté par la majorité des participants, il est réalisé, imprimé, puis confié aux mains des équipes de colleurs d'affiches, des comités d'action de quartiers ou des comités de grève des usines occupées qui se relaient pour les placarder. Des notes manuscrites sur les maquettes des affiches témoignent des discussions que certains slogans occasionnent : l'évolution de « Remplaçons les vieux engrenages » en « Brisons les vieux engrenages » est ainsi validée par la mention « Accepté par le comité de grève ».

## Une moisson collective

Dès les premières semaines du mois de mai, le personnel de la Bibliothèque nationale s'attache à collecter tracts et

affiches. Dans un entretien réalisé à l'occasion de l'exposition *Esprit(s) de Mai 68*, organisée à la BnF en 2008, la conservatrice Marie-Renée Morin, en poste à l'époque au service de l'Histoire de France, se souvient : « *Toute la Bibliothèque s'employa à la moisson [...]. Mais si chacun ramassait sur son passage, dans son quartier, les documents, une centaine de personnes décidèrent spontanément de prospecter un secteur scientifique, professionnel ou politique qui lui était accessible par le truchement de parents, enfants ou amis. Certains se révélaient de merveilleux collaborateurs.* » Charles Pérussaux, alors responsable du fonds d'affiches du cabinet des Estampes, avait donné pour consigne de ne prélever, parmi les affiches collées sur les murs de la ville, que celles présentes en plusieurs exemplaires. « *Il s'agissait de ne pas priver la rue de ses mots d'ordre !* », note Sandrine Maillet, aujourd'hui chargée du fonds d'affiches conservé au département des Estampes et de la photographie, qui souligne que la collecte s'est plus tard enrichie de dons effectués par les ateliers eux-mêmes et par des lecteurs ayant à cœur de contribuer à cette dynamique.

## D'une lutte à l'autre

Parmi le vaste ensemble des quelque 700 affiches de mai 1968 conservées aujourd'hui au département des Estampes et de la photographie, plusieurs centaines ont été numérisées et mises en ligne sur Gallica. « *Pour l'accrochage dans le musée de la BnF, la sélection s'est portée sur les affiches les plus iconiques et les plus représentatives des événements, afin de retracer les grands moments de la lutte* », raconte Sandrine Maillet. C'est ainsi qu'on peut aujourd'hui admirer « La lutte continue », avec sa cheminée d'usine en forme de poing levé. En tournant le regard vers le plafond, c'est une autre lutte qui se donne à voir, opposant Jupiter aux Géants révoltés, peinte par Romanelli sur le plafond de la galerie Mazarin. Passer, en un mouvement de tête, de la grève générale au mythe antique – c'est aussi à cela qu'invite le musée de la BnF. ◉

Mélanie Leroy-Terquem



Ci-contre  
« La lutte continue »,  
sérigraphie, Atelier de  
l'École des beaux-arts,  
1968  
Ce slogan se décline  
sur de nombreuses  
affiches après le  
28 mai et les  
« accords » de  
Grenelle.  
BnF, Estampes et  
photographie



Ci-contre, à gauche  
« Remplaçons les  
vieux engrenages »,  
gouache, 1968  
Cette maquette porte  
les mentions  
manuscrites « Accepté  
par le comité de grève »  
et « Accepté Brisons les  
vieux engrenages ».  
BnF, Estampes et  
photographie

Ci-contre, à droite  
« Brisons les vieux  
engrenages »,  
sérigraphie, 1968  
Affiche finale  
BnF, Estampes et  
photographie

# Par-delà les images



Delphine Horvilleur  
Photo Jean-François Paga

En haut  
Louise Bourgeois, *Self Portrait*, pointe sèche, eau-forte et aquarelle en couleur, 1990  
BnF, Estampes et photographie

Philosophe et rabbinne, Delphine Horvilleur a choisi de se confronter, dans le cadre de sa résidence-musée BnF I Fondation Simone et Cino Del Duca – Institut de France, à trois œuvres exposées dans la galerie Mazarin. En résonance avec le texte qu'elle signe dans le *Journal du musée*, elle s'exprime pour *Chroniques* sur les raisons de ce choix.

**Chroniques** : Vous avez choisi trois images, une gravure du XVI<sup>e</sup> siècle représentant un écorché, une affiche de Mai 68 et un auto-portrait dessiné par Louise Bourgeois à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Qu'est-ce qui a guidé ce choix ?

**Delphine Horvilleur** : En tant que rabbinne, je suis attachée à l'idée que les générations peuvent se rencontrer et se parler. J'ai apprécié cet exercice qui consiste à faire dialoguer des temps très différents de création. Il devient de plus en plus difficile aujourd'hui pour des gens qui ne partagent pas la même représentation du monde, ni les mêmes valeurs, d'échanger et de se comprendre. Or le musée, et singulièrement celui de la BnF, présente des pièces qui remontent à quelques décennies ou à des centaines d'années, voire parfois des millénaires. Il nous fait prendre conscience que les générations ne sont pas si séparées que cela par les strates du temps et qu'elles ont une capacité à dialoguer entre elles.

Vous nous invitez à interroger notre rapport aux images. En quoi est-il essentiel de regarder au-delà des images qui se proposent à nous ?

Je crois qu'il est très important de ne pas tomber dans un rapport idolâtre aux images en s'imaginant qu'il n'y a rien d'autre à voir que ce qui est montré. Quand vous regardez le tableau de Magritte, *Ceci n'est pas une pipe*, vous voyez une pipe et vous lisez en même temps que vos yeux ne disent pas la vérité. L'œuvre d'art dit à vos yeux qu'il existe un au-delà de ce qui est représenté, un au-delà du visible.

**Ces trois représentations de la figure humaine l'appréhendent de façons très différentes : dans sa dimension corporelle, dans sa dimension politique et dans sa dimension psychique. En quoi ces images ont-elles à voir avec la révélation d'une réalité cachée ?**

Ces trois représentations posent la

question de ce qu'il y a à voir derrière le visible. C'est une quête humaine depuis la nuit des temps. Cette question est cruciale pour notre civilisation, à un moment où l'intelligence artificielle permet de créer de toutes pièces de fausses réalités, de l'invisible qui peut être un pur mensonge. Aujourd'hui, les images sont utilisées, par exemple dans les conflits internationaux, comme des armes de guerre. On crée du mensonge imagé qui ravit le regard, capture la conscience et l'empêche de voir au-delà.

**En quoi les images peuvent-elles empêcher de penser ?**

L'image possède deux pouvoirs paradoxaux : elle peut rendre paresseux ou au contraire stimuler notre intelligence et notre créativité. Je pense que l'enjeu de la création, c'est d'agrandir l'intelligence. Les trois œuvres que j'ai choisies conduisent à ce questionnement. Ainsi, l'affiche de Mai 68, qui est une image de propagande, nous animalise, elle fait de nous des veaux, pour paraphraser le général De Gaulle. Mais l'image peut aussi au contraire nous redresser, nous agrandir, à l'infini. ☺

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

# Beaumarchais le théâtre et la liberté

Du 27 avril au 6 octobre 2024, le musée de la BnF met à l'honneur la figure de Beaumarchais dont les archives ont récemment rejoint les collections du département des Manuscrits.

## Succès et postérité d'une œuvre

Une sélection d'œuvres provenant des collections des départements des Arts du spectacle, des Estampes et de la photographie, de la Musique et de la Bibliothèque-musée de l'Opéra, complète

Beaumarchais,  
*Le Mariage de Figaro*,  
première page, 1784  
BnF, Manuscrits

Tour à tour horloger, musicien, polémiste, dramaturge, homme d'affaires, agent secret et armateur, Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799) est une figure majeure des Lumières, dont l'œuvre dramatique est considérée comme annonciatrice de la Révolution française. Entrées en 2022 et 2023 au département des Manuscrits à la suite d'une dation complétée d'un don de la part de ses descendants, ses archives, riches d'environ 25 000 documents, comptent parmi les plus importants fonds littéraires du XVIII<sup>e</sup> siècle à être parvenus jusqu'à nous. Afin de célébrer cette entrée exceptionnelle, une exposition-dossier organisée dans la Rotonde au sein du musée de la BnF se propose de retracer la carrière théâtrale de Beaumarchais et sa postérité.

## Les principaux manuscrits de Beaumarchais réunis

Suivant un parcours chronologique, l'exposition évoque ses principales créations littéraires. Les manuscrits de ses deux grands chefs-d'œuvre sont mis à l'honneur : le public est invité à découvrir la première version de la tirade dite de la calomnie, prononcée par Don Bazile dans *le Barbier de Séville* (1775), et une version corrigée du fameux monologue dénonçant la société d'Ancien Régime dans *le Mariage de Figaro* (1784). D'autres manuscrits, moins connus, sont aussi dévoilés, comme ceux de sa première pièce, *Eugénie* (1767), du dernier volet de la trilogie de Figaro, la *Mère coupable* (1792), ou encore de l'opéra *Tarare* (1787), exposé aux côtés de la partition autographe de Salieri.

l'ensemble. Plusieurs pièces sont révélatrices du succès de Beaumarchais à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont un écran à main illustrant une scène du *Barbier de Séville* et des estampes de Coutellier et Janinet représentant des comédiens du *Mariage de Figaro*. Des œuvres datant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles témoignent enfin de la postérité de Beaumarchais, au théâtre et à l'opéra. Des mises en scène emblématiques, comme celles du *Barbier de Séville* par André Barsacq en 1961, du *Mariage de Figaro* par Jacques Copeau en 1918 et Jean-Louis Barrault en 1964, et de l'opéra de Mozart *Le Nozze di Figaro* par Giorgio Strehler en 1973, sont évoquées à travers la présentation de pièces diverses, parmi lesquelles des projets de costumes d'Yves Saint Laurent et d'Ezio Frigerio, des photographies de Roger Pic, des captations audiovisuelles de spectacles joués à la Comédie-Française, ainsi que des extraits d'opéras.

Le parcours se conclut par un aperçu des autres aspects de la carrière de Beaumarchais, qui fut aussi espion au service du roi et marchand d'armes lors de la guerre d'Indépendance américaine, avec des documents signés par Benjamin Franklin, La Fayette et Louis XVI. L'exposition met ainsi en valeur, en écho au thème qu'aborde cette année le musée, la dimension révolutionnaire de l'œuvre d'un des plus grands auteurs de la langue française, dont le théâtre reflète l'esprit du siècle des Lumières dans ses multiples facettes : la joie de vivre, l'insolence, l'amour et la politique. ☺

Manon Dardenne et Charles-Éloi Vial

# Le mécénat Louis Roederer 20 ans déjà

Depuis deux décennies, la Maison Louis Roederer soutient la BnF dans la valorisation de ses collections de photographie. Un engagement historique d'un mécène fidèle : 39 expositions et 23 bourses de recherche.

L'histoire commence, comme souvent, par une rencontre : en 2003, Jean-Claude Rouzaud et Michel Janneau, alors à la tête de la Maison Louis Roederer, Grand Mécène de la Culture, apprennent, lors d'un rendez-vous avec des responsables de la BnF, l'existence du fonds photographique de plus de cinq millions de tirages conservé sur le site Richelieu. De cette découverte naît l'envie d'aider la Bibliothèque à valoriser cette immense collection en soutenant financièrement ses expositions temporaires de photographie. Vingt ans plus tard, Laurence

Engel, présidente de la BnF, se réjouit de la pérennité de ce compagnonnage : « C'est un anniversaire exceptionnel ! Un mécénat d'excellence, qui a permis de valoriser les collections de photographie de la BnF auprès des chercheurs et du grand public. Nous sommes fiers de cette relation solide, de long terme, enthousiaste et engagée, pour un médium dont la BnF est l'un des hauts lieux. »

## De Nadar à Depardon

D'abord centré sur les expositions des galeries Mansart et Mazarin du site

Richelieu, ce compagnonnage se poursuit et s'étend à celles du site François Mitterrand, puis s'inscrit encore davantage dans le long terme avec la création en 2011 de la Fondation Louis Roederer. Depuis ses débuts, elle a soutenu plus d'une trentaine d'expositions de grands noms de la photographie, de Robert Capa à Sebastião Salgado, de Sophie Calle à Richard Avedon, de Félix Nadar à Henri Cartier Bresson, mais aussi Raymond Depardon ou Joël-Peter Witkin, ou encore des cartes blanches à des artistes contemporains tels Richard Prince, Matthew Barney ou Anselm Kiefer. En 2020, la Fondation a accompagné l'exposition *Ruines* du célèbre photographe français d'origine tchèque Josef Koudelka, qui a choisi de révéler

une centaine de photographies panoramiques, retraçant plus de trente années de pérégrinations archéologiques dans les sites du pourtour méditerranéen, ou encore plus récemment, en 2023, *Noir & Blanc. Une esthétique de la photographie*, qui a remporté un vif succès auprès du public à l'hiver 2023. La Fondation accompagne également les jeunes talents présentés chaque année dans l'allée Julien-Cain à l'occasion de l'exposition *La photographie à tout prix*.

## Une bourse pour la recherche sur la photographie

Depuis 2006, la Fondation a également souhaité soutenir la recherche, une des principales missions de la Bibliothèque. Ainsi fut créée la bourse de recherche

Louis Roederer, dotée de 10 000 euros, visant à documenter les fonds de l'institution et à favoriser la transmission. Attribuée en 2023 à Florence Adrover pour son projet « Henry de Bouillane de Lacoste (1867- 1937) : aux frontières de l'Asie » (voir page suivante), elle était accompagnée d'une mention spéciale accordée à Olga Lemagnen pour son projet « Les recherches du vieux Paris dans les collections de la BnF (1898 - 1927) ». Celui-ci s'intéresse à un groupe de photographes qui ont fait de la représentation de Paris une spécialité professionnelle. Derrière la figure incontournable d'Eugène Atget, la bourse Louis Roederer permet ainsi de remettre au premier plan des confrères méconnus ou oubliés, tels Jean Barry, Albert

Brichaut, Pierre Emonts ou encore Henri Godefroy, dont les fonds sont conservés à la Bibliothèque.

« *La Maison Louis Roederer et la Bibliothèque nationale de France ont bien des choses en commun : l'enracinement dans l'histoire, la recherche de l'excellence ainsi que la passion pour les arts et pour la photographie en particulier. Nous partageons des valeurs essentielles et avons tissé des liens d'amitié forts et durables* », déclare Frédéric Rouzaud, président de la Fondation Louis Roederer. Une relation rare, marquée par la fidélité et une vision commune, qui se poursuivra avec Audrey Bazin, nouvelle directrice artistique de la Fondation, encore de longues années. ©

**Kara Lennon Casanova**

Dans l'exposition *Ruines* de Josef Koudelka, présentée en 2020  
Photo Elie Ludwig





# Dans les pas d'un photographe-explorateur

Florence Adrover, chercheuse associée au département des Cartes et plans, étudie la photographie française au cours des missions géographiques en Asie centrale au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Elle a obtenu en 2023 la bourse de recherche Louis Roederer pour la photographie. Rencontre.

**Chroniques :** Vous travaillez sur le fonds Henry de Bouillane de Lacoste, qui a notamment exploré les limites septentrionales de la Chine au début du XX<sup>e</sup> siècle. Comment est né ce projet ?

Florence Adrover : Dans le cadre de ma thèse sur la production photographique des missions géographiques en Chine et ses frontières entre 1860 et 1910, j'ai été amenée à consulter les fonds de la Société de géographie du département des Cartes et plans. C'est là que j'ai découvert le travail de Bouillane de Lacoste à travers ses deux albums issus de ses voyages en Afghanistan et en Mongolie. Puis le conservateur Olivier Loiseaux m'a renseignée sur un versement d'archives conséquent, fait en 2016 par un descendant de l'explorateur. L'ensemble comprend au total plus de 800 plaques de verre (négatifs et positifs de projection), des tirages papier, de la correspondance, des notes manuscrites, cartes et carnets de route du voyageur. Ce fonds, encore inexploité et non inventorié, est passionnant car il livre une représentation de l'Asie centrale à une époque où s'achève un siècle de rivalité coloniale et diplomatique entre l'Angleterre et la Russie, appelée « Grand Jeu ». Ce sont des sources inestimables pour les historiens, les géographes, les archéologues !

**Bouillane de Lacoste a participé à de nombreuses missions officielles et officieuses. Qui est-il ?**

C'est un militaire, officier de renseignement en Indochine,



Florence Adrover  
Photo Alix Lima

En haut  
Henry de Bouillane de Lacoste  
« Nous retournons la stèle de Bilgä Kaghan afin d'estamper la 4<sup>e</sup> face », photographie extraite de l'album de mission en Mongolie, 1909  
BnF, Cartes et plans

promu capitaine d'infanterie en 1896. Passionné par les voyages, il entreprend différentes expéditions, comme celle en 1900 qui suit la construction de la ligne du Transmandchourien. En 1906, mandaté par les ministères de la Guerre et de l'Instruction publique, il part en mission en Afghanistan. La majorité de ses photographies sont des vues architecturales et de paysages servant à documenter son voyage. Mais cette image pittoresque de la Perse n'est qu'une façade et dissimule d'autres préoccupations. Le fonds de la Société de géographie révèle que l'explorateur a conservé d'autres photos qui dévoilent l'envers du décor, le contexte géopolitique. Ce qui m'intéresse, c'est cette dialectique du regard, entre ce qui est montré et dissimulé.

**Sa pratique photographique est au cœur de votre projet : en quoi est-elle singulière ?**

Bouillane de Lacoste est un photographe amateur. J'ignore quand et comment il a appris la photographie, mais on remarque une grande curiosité pour le médium, une conscience photographique visible dans l'attention portée à la qualité de ses tirages. C'est en Mongolie en 1909 que l'on perçoit une certaine maturité dans sa pratique, où il expérimente plusieurs techniques. La campagne photographique menée sur des stèles datées du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle illustre son intérêt croissant pour l'archéologie et satisfait à la quête des origines, qui anime les scientifiques de l'époque. Il choisit le format panoramique et magnifie les ruines par des effets artistiques, des retouches apportées sur les épreuves. Il expérimente aussi la photographie couleur et sera le premier Français à rapporter des clichés en couleur de l'Asie centrale. Ce fonds constitue en cela une source précieuse pour l'histoire de la photographie et l'histoire de l'exploration. 🌍

Propos recueillis par Karine Moreaux

TRÉSOR NATIONAL

# Le bréviaire de Charles V

## Merci !

Grâce à votre générosité, le *Bréviaire à l'usage de la Sainte-Chapelle* a rejoint les collections de la BnF



David en prière, dans le *Bréviaire à l'usage de la Sainte-Chapelle*  
Photo Anthony Voisin

En réponse à la souscription lancée par la BnF en mars 2023, près de 3 000 donateurs individuels ont contribué à réunir 513 111 € – soit le montant le plus important jamais collecté depuis le début des campagnes d'appel aux dons de la Bibliothèque en 2012.

L'institution a par ailleurs pu compter sur plusieurs mécènes et grands donateurs, français et étrangers, ainsi que sur les participants au dîner annuel en faveur des acquisitions de la BnF en 2023. L'objectif de 1 600 000 € nécessaire à l'acquisition du *Bréviaire* a ainsi été atteint grâce à la souscription publique, aux grands mécènes et au soutien du Fonds du patrimoine du ministère de la Culture, à hauteur de 100 000 €.

L'exceptionnel manuscrit enluminé, classé Trésor national, réintègre ainsi sa collection d'origine, celle du roi de France Charles V, cœur historique des collections de la BnF.

En 1924, le surréalisme, qui rassemble autour d'André Breton un groupe d'artistes et d'écrivains, se dote d'un *Manifeste* dont l'impact dans les domaines de la création artistique est colossal. 100 ans plus tard, le manuscrit de ce texte, exposé cette année au musée de la BnF, est mis à la disposition de tous sur Gallica.

Au printemps 1924, André Breton estime qu'il est temps de faire le bilan de l'activité du groupe qu'il anime depuis plusieurs années et qui avait fini par se définir comme surréaliste. À l'issue de la Première Guerre mondiale, ce rassemblement de jeunes poètes, aux contours fluctuants, s'était réuni sous l'étendard de la revue *Littérature*. Ils avaient en commun un dégoût de la société bourgeoise qui les avait plongés dans une guerre atroce. Toutes les valeurs leur semblaient abolies, toutes les formes d'expression caduques, ils ne voyaient autour d'eux que des champs de ruine. Cet élan négateur avait donné naissance aux cacophonies dada, puis à des expérimentations aux limites de la folie, comme ces séances de rêve éveillé où les poètes exprimaient sous divers états d'hypnose ou d'états suggérés des oracles étranges.

**L'un des textes les plus influents du xx<sup>e</sup> siècle**

S'il est question pour le groupe de rédiger un manifeste commun de ses idées, c'est finalement Breton seul qui s'en charge. Il se trouve alors pour quelques mois chez ses parents à Lorient, dans un état de ravissement extrême lié à la rédaction en écriture automatique d'un ensemble de textes publiés la même année sous le titre de *Poisson soluble*. Emporté par son enthousiasme, il signe certaines de ses plus belles pages, les plus solaires peut-être. C'est dans ce contexte que Breton rédige le *Manifeste du surréalisme*, l'un des textes les plus influents du xx<sup>e</sup> siècle. Il y donne la définition la plus aboutie de son esthétique, qui vise à « *exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée.* »

*[C'est une] dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale ». Pour lui, « le surréalisme repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute-puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée. Il tend à ruiner définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux dans la résolution des principaux problèmes de la vie ».*

**Un Trésor national mis en ligne sur Gallica**

Le manuscrit du *Manifeste du surréalisme* est aujourd'hui un Trésor national, acheté par la Bibliothèque à l'issue d'une importante campagne de mécénat en 2021 et cette année exposé au musée de la BnF. Il permet de suivre à la trace, rature après rature, la très complexe et sinueuse élaboration de ce texte, dont chaque variante prend des significations théoriques considérables. Grâce à un partenariat exceptionnel lié avec le site internet de l'association Atelier André Breton ([www.andrebretton.fr](http://www.andrebretton.fr)) et avec l'accord généreux de sa fille Aube Elléouët-Breton, l'ensemble des manuscrits de l'auteur ont été versés dans Gallica pour être accessibles à tous. Comme un signe supplémentaire de l'impact universel du *Manifeste du surréalisme*, à l'occasion du centenaire de sa publication. ○

Olivier Wagner

André Breton, *Poisson soluble*, premier des 7 cahiers manuscrits, 1924  
BnF, Manuscrits



# 1924, année surréaliste

## Les belles équipes de Jeanne Debailly



La Fédération sportive et gymnique du travail a récemment fait don au département des Estampes et de la photographie des archives de Jeanne Testart-Debailly, sportive française de l'entre-deux-guerres. Cet ensemble de photographies, cartes postales, lettres et coupures de presse éclaire l'évolution des pratiques sportives des femmes dans le milieu ouvrier, ainsi que l'histoire sociale et politique des années 1920 et 1930.

Enfant de Belleville, Jeanne Testart (1904-1966) a tôt été formée à la pratique du sport par son père, ancien combattant de la Grande Guerre et rugbyman amateur. Dans un récit tardif, elle décrit cette passion du sport qui la distinguait des autres arpètes de l'atelier où elle travaillait jeune fille : « *Je n'avais que records à la bouche, lisant les journaux sportifs que papa et son frère achetaient.* » Elle y raconte ses débuts de basketteuse au sein du club omnisports du xx<sup>e</sup> arrondissement, les conditions rudimentaires des entraînements sur les « fortifs » avec un bistro pour vestiaire, les retours couverts de boue et les lessives de sa mère dans un petit appartement sans eau courante. Via la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT) dont relève ce club, sa famille sera relogée en maison au Pré-Saint-Gervais.

L'équipe de basket du Club pédestre de l'Étoile rouge de Choisy-le-Roi, Jeanne Debailly à droite, carte postale photographique, 1924  
BnF, Estampes et photographie

**Au croisement du sport et de l'internationalisme militant**

Le parcours de Jeanne Testart au sein de diverses associations de banlieue – de l'Éducation physique populaire gervaisienne au Club pédestre de l'Étoile rouge – atteste de la vivacité du sport féminin dans les clubs ouvriers des années 1920-1930. Rassemblements interclubs, fêtes sportives et championnats ouvriers organisés en banlieue, en France ou à l'étranger, constituent des espaces de sociabilité marqués par l'internationalisme militant et la mixité. S'y nouent des amitiés avec des camarades de Belgique, d'Italie ou de Tchécoslovaquie mais aussi des liens entre sportives et sportifs : Jeanne Testart rencontre ainsi son futur époux, Georges Debailly, membre d'une équipe de football de Pantin.

Ces compétitions populaires, et *a fortiori* les matchs féminins, n'attirent pas la presse à grand tirage. Le quotidien communiste *Ce soir* annonce en revanche en 1939 la finale de la FSGT, opposant le Club de Bordeaux au Club du livre parisien où joue alors Jeanne Testart-Debailly. L'article, qui la présente comme la doyenne mais « pas la moins active » de son équipe, encourage les femmes, qui, comme elle, mêlent charge de famille et engagement sportif.

**Le prix de l'engagement politique**

En 1936, la basketteuse fait partie de la délégation qui se rend aux Olympiades populaires de Barcelone. Mais la guerre civile fait rage : elle photographie de jeunes miliciens poing levé et les fumées des combats dans la ville. Avec ses amis sportifs, elle a désormais rendez-vous avec l'Histoire. L'atmosphère de camaraderie joyeuse qui se dégage des photographies de groupe tirées dans les années 1930 sur papier carte postale, « *en souvenir des jours passés fraternellement unis* », tranche avec les légendes qu'elle a plus tard portées à leur dos. Identifiant d'anciens co-équipiers, elle en évoque le tragique destin : telle camarade « *déportée avec sa maman* », tel « *copain [...] fusillé par les Allemands* », tel autre « *massacré au métro de Charonne* » en 1962. Ses archives révèlent aussi l'histoire de son amie Carmen Crespo, partie s'engager auprès des antifascistes dans la guerre d'Espagne : lettres et portraits de la combattante s'accompagnent d'une coupure de presse mentionnant sa mort, à 20 ans, lors d'un combat en 1937.

Outre leur intérêt pour l'histoire du mouvement sportif ouvrier et des femmes dans les structures associatives populaires de l'entre-deux-guerres, les archives de Jeanne Testart-Debailly témoignent du prix de l'engagement politique et idéologique d'une génération, éduquée dans la solidarité internationaliste des clubs sportifs et prise dans la tourmente des conflits du xx<sup>e</sup> siècle. ○

Dominique Versavel



# « J'écoute ce que les archives ont à me dire »

Lauréate 2023 de la résidence numérique BnF - Fondation Simone et Cino del Duca - Institut de France, l'artiste visuelle et réalisatrice Bianca Dacosta explore les collections imprimées, iconographiques et cartographiques de la Bibliothèque relatives à l'histoire de son pays natal, le Brésil. Elle évoque pour *Chroniques* les enjeux mémoriels et politiques de son travail, à la croisée de l'écologie décoloniale et des technologies d'intelligence artificielle.

**Chroniques :** Quelle a été l'origine de votre résidence à la BnF ?

**Bianca Dacosta :** J'ai été invitée à cette résidence de création numérique pour mon travail autour de la mémoire de mon pays, le Brésil. Mon premier court-métrage, réalisé au Fresnoy en 2023 (*Interior da Terra*), portait sur la déforestation de l'Amazonie et le lien entre mémoire ancestrale et archives contemporaines. J'avais voulu montrer que la terre, en tant que matière, garde une mémoire ancestrale conservée par les peuples autochtones – représentés dans le film par le peuple Mura –, que les destructions ne réussissent pas à effacer. Conçu à partir de recherches dans les bases de données de l'Institut national de la recherche spatiale du Brésil, le film varie les échelles, utilise des images prises à la fois au microscope et par des drones, passe du macro au micro. Outre les avancées de la déforestation, le court-métrage questionne l'ambivalence de ces technologies contemporaines : celles-ci permettent d'étudier les changements, mais elles participent aussi des destructions.



Bianca Dacosta  
Photo Chuxun Ran

En haut, à gauche  
Manipulation d'une  
plaque de verre  
conservée au  
département des  
Cartes et plans  
Photo Bianca Dacosta

**Vous avez choisi de travailler sur les voyages d'exploration européens au Brésil entre le XVI<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. Sous quel angle les abordez-vous ?**

Mon travail est une façon de remonter aux prémices de la crise écologique que nous connaissons. On ne cesse aujourd'hui de remettre en cause l'anthropocène – soit les deux derniers siècles –, mais c'est insuffisant. Ma démarche s'appuie sur les

études de l'écologie décoloniale, bien décrite par Malcom Ferdinand : l'exploitation agro-industrielle d'aujourd'hui est dans la droite ligne de la colonisation. Je souhaite donc faire un parallèle entre les explorations anciennes et la réalité contemporaine, en confrontant le point de vue des Européens et celui des peuples originaires du Brésil. Les récits de voyage, notamment celui de Jean de Léry, en 1578, les cartes maritimes réalisées par les Européens – par exemple l'Atlas Miller – mais aussi des photos sur plaques de verre ou des photogravures prises au XIX<sup>e</sup> siècle témoignent d'une vision du monde qui est à mille lieues de la cosmogonie brésilienne : les Européens proposent une approche scientifique, rationnelle, opposée à celle de la culture brésilienne qui est fondée sur l'oralité et accorde une large place à la subjectivité. Chez nous, tout peut avoir plusieurs sens.

**Quelle forme prendra l'œuvre issue de la résidence ?**

J'envisage un court-métrage qui proposera de traverser les archives comme autant de couches temporelles superposées – un voyage dans le temps où le passé se mélange au présent et au futur. Il montrera aussi bien les récits d'explorateurs et les photos anciennes que j'évoquais que des cartes maritimes du Brésil des années 1980, données à la BnF par la marine brésilienne. Il intégrera également des prises de vue de lecteurs de microfilms de la Bibliothèque, ces machines merveilleuses qui permettent de plonger dans les archives... J'imagine par ailleurs une série de photos réalisées en effaçant, grâce à l'intelligence artificielle, certaines parties des images d'archives : l'idée sera d'évoquer le rôle de l'IA comme machine de destruction contemporaine qui intervient aussi dans le champ de l'écologie. Mais je n'en suis encore qu'au début de mes recherches et les choses vont nécessairement évoluer : j'écoute avant tout ce que les archives ont à me dire. ☉

**Propos recueillis par Alice Tillier-Chevallier**

## Au programme ce printemps

- p. 42 Festival *La Bibliothèque parlante*
- p. 44 L'anthropologie filmée à la BnF
- p. 45 Masterclasses « En lisant, en écrivant »
- p. 46 Débats au cœur de la science
- p. 47 Cours de cartographie

Lecture lors  
du festival  
*La Bibliothèque  
parlante 2023*  
Photo Raphaël Fournier



# Un festival 100 % Ribes

En écho à l'exposition qui lui rend hommage en galerie des Donateurs, Jean-Michel Ribes, figure majeure de la création théâtrale de ces quarante dernières années, a été invité par la BnF à concevoir la programmation 2024 de son festival. Il y aura donc un pas de côté – l'exposition – et un pas de côté – le festival – avec un esprit éclectique, décalé et joyeux.

« L'extravagance, la fantaisie, la dérision sont des issues de secours qui peuvent nous permettre de fuir l'esprit de sérieux dans cette forteresse de la réalité où bien souvent on cherche à nous enfermer, confie Jean-Michel Ribes. C'est pourquoi j'ai souhaité que La Bibliothèque parlante soit placée sous le double signe de l'émotion et de l'humour. Un pas de côté : c'est ce que nous permettent de faire des formes de pensée dégaïées de tous carcans. Avec un impératif catégorique : la liberté de ton et de parole. Et une arme fatale : le rire ! » Pour cette nouvelle édition du festival de la BnF, le metteur en scène et réalisateur a réuni autour de lui sa bande de comédiens : Pierre Arditi, André Dussollier, François Morel, Annie Gregorio, Christine Murillo... « J'ai commencé à travailler à 18 ans avec Copi, Arrabal,

Savary... Mes meilleurs amis étaient Gérard Garouste et Roland Topor, avec qui j'ai collaboré pendant 25 ans. Nous avons vécu plus qu'une amitié, une fraternité, tissée de nos affinités et notamment de notre désir de rester en dehors ce qui était alors le bon goût, c'est-à-dire le goût dominant. »

## Insolence et provocation

Pour le programme de La Bibliothèque parlante, Jean-Michel Ribes confie avoir concocté une sorte de mise en musique de ce qui lui importe dans l'écrit. Pour la soirée d'ouverture, vendredi 31 mai, une lecture-cabaret fera entendre des textes de Roland Dubillard, Raymond Queneau, Roland Topor, Alexandre Vialatte, Georges Fourest..., accompagnés au piano par Reinhardt Wagner. Suivra, samedi 1<sup>er</sup> juin,

une lecture associant des extraits de Rabelais et d'Alfred Jarry, réunis en frères d'insolence par-delà les siècles qui les séparent. « Rapprocher les créateurs de Pantagruel et d'Ubu, figures de géants devenues mythiques, permet de mettre en lumière d'autres points communs de ces auteurs : leur goût pour l'invention langagière, pour l'excès, pour la provocation... », poursuit le metteur en scène. « Nous avons l'art pour ne point mourir de la vérité » écrivait Nietzsche. C'est pour moi une phrase essentielle. L'art doit œuvrer à faire sortir des vérités établies. Il est là pour défricher et faire découvrir de nouveaux territoires. » C'est ce à quoi Jean-Michel Ribes s'est employé pendant 20 ans à la direction du Rond-Point, ouvrant grand ses portes à la création contemporaine, hybridant les genres, défendant l'écriture dramatique d'aujourd'hui et ce qu'il appelle « le rire de résistance ».

## Fête des mots et de l'humour

De résistance, il sera également question dans le film qu'il considère

Jean-Michel Ribes  
Photo Giovanni Cittadini  
Cesi

En bas  
Logo de Téléchat,  
créé par Roland Topor



comme « son meilleur », *Chacun pour toi*, réalisé en 1994 avec Jean Yanne et Albert Dupontel, diffusé dimanche 2 juin après-midi. L'histoire se passe dans la Tchécoslovaquie de l'époque du Rideau de fer et raconte sur un mode cocasse comment la créativité et la liberté malmenées trouvent un chemin pour s'exprimer par... la coiffure. Pour clore ce week-end de fête des mots et de l'humour, l'Ouvroir de littérature potentielle (Oulipo) conviera le public à une performance intitulée *C'est un métier d'homme*, dont la direction artistique est confiée à l'écrivain Hervé Le Tellier, avant une dernière séance de lecture en *Zigzag* dans laquelle Jean-Michel Ribes convoquera une fois encore ces textes qui le font vivre ! 

Sylvie Lisiecki

## Retrouvez *Téléchat*, l'émission culte des années 1980 !



anthropomorphes, le chat Groucha au bras plâtré et la belle autruche Lola. Un montage d'une sélection des 234 épisodes que comporte la série est à découvrir dans le hall du site François-Mitterrand pendant la durée du festival.

Ton décalé, parodie du journal télévisé, satire du consumérisme : l'émission pour enfants *Téléchat*, créée par Roland Topor et Henri Xhonneux, est restée dans les mémoires de toute une génération. Diffusé à partir de 1983 dans l'émission *Récré A2* sur Antenne 2, le magazine quotidien de cinq minutes traitait de « l'actualité des objets » à travers des reportages, des interviews, des pages de pub présentées notamment par deux marionnettes d'animaux

# L'anthropologie filmée à la BnF

L'accueil sur le site François-Mitterrand d'une journée du Festival international Jean Rouch le 6 mai prochain offre l'occasion de revenir sur la constitution des collections de films ethnographiques conservés au département Son, vidéo, multimédia.

S'il est un domaine scientifique qui a très vite saisi l'intérêt du cinéma, c'est bien l'anthropologie, comme en témoigne *Nanouk l'esquimau* de Robert Flaherty (1922), film fondateur du cinéma documentaire. Dans son sillage, de grands noms de l'ethnographie comme Marcel Griaule, Jean Rouch ou encore Thérèse Rivière prennent la caméra pour documenter leurs enquêtes de terrain. L'apparition de la technologie vidéo en France au cours des années 1970 renforce encore cette pratique.

## Un intérêt pour les films d'anthropologues

Avec l'instauration, en 1975, de la collecte du dépôt légal des œuvres nativement tournées en vidéo, la BnF devient le lieu naturel de conservation, de consultation et de valorisation de l'anthropologie visuelle. Outre l'édition vidéo commerciale dont la Bibliothèque collecte les catalogues des producteurs et diffuseurs de référence, tels la Société française d'anthropologie visuelle ou les Ateliers Varan, le département Son, vidéo, multimédia porte une attention toute particulière aux films des chercheurs anthropologues-cinéastes. Il conserve par exemple les films réalisés dans le cadre de la Formation de recherches cinématographiques de Nanterre, qui représentent aujourd'hui près de cinq cents supports physiques et numériques. Créé par Jean Rouch en 1971, ce centre de recherche forme encore chaque année une vingtaine d'étudiants à l'anthropologie filmée.

Ce travail de collecte et d'archivage du service Vidéo vient renforcer celui du service Son, qui, depuis les années 1930, conserve de nombreuses collectes orales, en France et dans le monde entier. Chaque année, ces collections nationales sont



Le cinéaste Luc de Heusch sur le tournage de son film *Fête chez les Hamba*, 1953  
Photo Fondation Henri Storck



Affiche du Festival international Jean Rouch, 2024  
Création de Jean-Paul D'Alife

également complétées par des acquisitions vidéo étrangères. Sur le site François-Mitterrand, les postes audiovisuels de la salle P permettent ainsi d'accéder, en un seul lieu, aux œuvres diffusées par le Royal Anthropological Institute, le Granada centre for visual anthropology ou Documentary educational resources.

## Valoriser le cinéma ethnographique de patrimoine

La BnF ne se contente pas de conserver ce patrimoine unique : elle s'attache à le mettre en valeur par le biais de projections, journées d'étude ou expositions (*Les Années Ovahimba de Rina Sherman* en 2015 ; *Jean Rouch, l'Homme-cinéma* en 2017). Un nouveau pas est franchi cette année, avec l'accueil sur le site François-Mitterrand, lundi 6 mai, d'une journée du Festival international Jean Rouch dédiée au cinéma ethnographique de patrimoine. Elle débutera par une table ronde autour du fonds de films produits par les enseignants et étudiants en cinéma anthropologique et documentaire de Nanterre, suivie d'une projection de deux courts-métrages de Claudine de France. La suite de l'après-midi sera consacrée au cinéaste et anthropologue belge Luc de Heusch, avec la projection de son film *Fête chez les Hamba* (1955), restauré par la Cinémathèque royale de Belgique, et de trois courts-métrages montés à partir de rushes inédits par la réalisatrice Grace Winter et l'anthropologue et cinéaste Damien Mottier.

🕒 Alexia Vanhée

# Comment s'écrivent les livres

« En lisant, en écrivant » : sous ce titre en forme d'hommage à Julien Gracq, les masterclasses littéraires organisées depuis 2016 par la BnF, France Culture et le Centre national du livre invitent auteurs et autrices à évoquer en public leur pratique de l'écriture.

À la question « Comment naissent les livres ? » Geneviève Brisac répondait en 2017 : « Ça fonctionne un peu comme un tricot. » Quelques années plus tard, Leïla Slimani expliquait partir d'une idée, avant même d'avoir une histoire ou des personnages. Interrogé à son tour, Pierre Michon laissa s'installer le silence puis glissa dans un souffle : « Je ne sais pas comment ça vient. »

## Paroles en cascades et phrases en suspens

Les entretiens des masterclasses « En lisant, en écrivant », menés par des producteurs de France Culture, suivent une trame commune mais ne se ressemblent jamais, tant ils donnent à entendre les multiples voix de la création littéraire contemporaine. La diversité des timbres et des rythmes révèle celle des personnalités. La prolité d'Emmanuel Guibert, que son interlocuteur peine à interrompre, la faconde de Miguel Bonnefoy ou la volubilité d'Amélie Nothomb contrastent avec le tempo plus lent de Brigitte Giraud et les hésitations amusées de Jérôme Ferrari. Certains jouent de la présence du public, comme Marie-Aude Murail, qui scrute la salle pour y dénicher les enfants présents. D'autres le font rire, à l'image de Jul Maroh mimant l'appel du chamane – illustration du caractère mystique que revêt pour lui l'inspiration créatrice. Toutes et tous, néanmoins, se prêtent au jeu d'une interview qui les conduit à parler davantage de la façon dont les livres s'écrivent que des livres eux-mêmes.

## Le métier d'écrivain

Des premières tentatives d'écriture au lien qui se crée avec l'éditeur, de l'angoisse de la page blanche au choix du titre, toutes les étapes constitutives du métier d'écrivain sont abordées. Les souvenirs d'enfance racontent le précoce désir d'écrire (« *Je dictais des textes à mes parents dans une langue qui n'existait pas*, raconte Lola Lafon, *puis je leur demandais de me les relire pour vérifier !* ») ou la naissance d'un goût littéraire (« *J'adorais les histoires de serial killers* », confie la reine du polar Camilla Läckberg). Les rituels d'écriture, le rapport à la langue, aux personnages, aux lecteurs ou encore aux prix littéraires varient d'un entretien à l'autre et révèlent parfois des rapprochements inattendus. C'est le cas d'une particularité facétieuse qu'on trouve chez Amélie Nothomb et Pierre Michon. Tous deux sèment dans chacun de leurs livres des cailloux en forme de clins d'œil – un mot pour elle (« *On sait qu'un manuscrit est de moi si le mot pneu y figure comme signature intérieure* ») et, pour lui, « *une ou deux phrases de Rimbaud non guillemettées* ».

D'abord centrées sur la littérature française, les quelque quarante séances du cycle « En lisant, en écrivant », disponibles en podcast sur le site de France Culture et en vidéo sur [bnf.fr](http://bnf.fr), se sont au fil des saisons élargies à la littérature anglaise (Ian McEwan), espagnole (Javier Cercas et Rosa Montero), italienne (Erri De Luca), mais aussi à la bande dessinée, avec Pénélope Bagieu, Catherine Meurisse ou encore Catel. Les prochaines sessions accueillent sur la scène du petit auditorium de la BnF Nicolas Mathieu le 23 avril, Claire Marin le 21 mai et Serge Joncour le 18 juin. 🕒

Mélanie Leroy-Terquem



Masterclass « En lisant, en écrivant » du 21 mars 2023 : Stefan Hertmans s'entretient avec Cécile Bidault  
Photo Mériam Youssi

Cycle de conférences | Débats autour de la science  
Jeudis 25 avril et 16 mai 2024  
BnF | François-Mitterrand  
Voir agenda p. 11



# Les enjeux de l'exploration scientifique

Une nouvelle saison du cycle « Débats au cœur de la science » s'intéresse aux questionnements ouverts par les explorations scientifiques, des profondeurs de l'océan aux confins de l'univers. Caroline Lachowsky, journaliste scientifique sur RFI, partenaire de ces rencontres, anime les échanges.

À l'heure où les résultats et les effets de la science fascinent, mais parfois inquiètent ou divisent, ce cycle invite des experts issus de différentes disciplines à apporter leur éclairage sur un thème qui questionne la communauté scientifique et plus largement la société. Par sa vocation encyclopédique, la BnF constitue un lieu privilégié pour débattre de ces problématiques. Cette série de tables rondes, résolument pluridisciplinaires, a

pour ambition de faire dialoguer les sciences fondamentales et expérimentales, de la biologie à l'astrophysique en passant par l'ingénierie ou la climatologie, avec les sciences humaines – économie, philosophie, histoire... Chaque rencontre du cycle offre de plus l'occasion de découvrir un trésor issu des collections : en ouverture est présenté un document emblématique extrait de la bibliothèque numérique Gallica,

Ci-dessus  
Mars vu de la surface de son premier satellite, dans *Sur les autres mondes* de Lucien Rudaux, 1937  
BnF, Sciences et techniques

qui introduit la discussion et met le sujet en perspective.

Après le thème des origines – de l'univers, de la vie, de l'humain – traité l'an dernier, cette saison autour de l'exploration a déjà proposé deux tables rondes consacrées aux abysses et aux pôles. La prochaine séance, jeudi 25 avril, prend la direction de la planète Mars, puis la suivante, jeudi 16 mai, met le cap sur les confins du cosmos, vers les exoplanètes.

Toutes les conférences sont diffusées en direct puis accessibles en ligne sur la chaîne YouTube et le site de la BnF ([c.bnf.fr/THE](http://c.bnf.fr/THE)).

**Stephen Panara et Benjamin Macé**



Cycle de conférences | Histoire de la cartographie  
Jeudis 25 janvier, 7 mars, 28 avril et 30 mai 2024  
BnF | Richelieu  
Voir agenda p. 11

# De Ptolémée à Google Maps

Depuis sa réouverture en 2022, le site Richelieu a renoué avec la tradition des cours publics sur les collections initiés par la Bibliothèque à la Révolution. Outre la numismatique et l'archéologie, la cartographie fait partie des disciplines enseignées à partir des très riches fonds conservés au département des Cartes et plans.

Depuis la création du département des Cartes et plans en 1828, la Bibliothèque nationale de France s'est progressivement affirmée comme un lieu majeur d'élaboration des savoirs sur la représentation de l'espace. Elle est aujourd'hui détentrice d'une des grandes collections mondiales de cartes, qui depuis les origines s'est voulue ouverte à tous. Proposer un cycle d'initiation pluriannuel sur l'histoire de la représentation de la Terre et du ciel et retracer la constitution de ces connaissances, était une manière d'élargir son public et d'offrir un accès renouvelé aux collections patrimoniales, qui s'inscrit dans une complémentarité avec le musée et les salles de lecture du site Richelieu.

## Le dessous des cartes

Mappemondes, atlas, globes, cartes et plans à toutes les échelles exercent un véritable pouvoir de fascination. D'où vient cette emprise ? Pourquoi dresse-t-on des cartes depuis la nuit des temps ? À quels besoins et usages répondent-elles ? Qui en sont les auteurs ? Autant de questions auxquelles le département des Cartes et plans s'est proposé de répondre en offrant une série de conférences, qui soit tout à la fois diachronique et thématique, mêlant informations sur les techniques cartographiques et histoire des représentations du monde. La première saison, qui a rencontré un indéniable succès, a brossé à grands traits, de l'Antiquité à l'Époque

moderne, les grandes évolutions et domaines d'application de la cartographie : figuration de l'espace au Moyen Âge, essor de la cosmographie à la Renaissance, cartes des mers et océans à l'ère des explorations, cartes et art militaire du Grand Siècle au XIX<sup>e</sup> siècle.

## Lire le monde autrement

Une deuxième saison, au premier semestre 2024, la prolonge par des approfondissements successifs : figurations de l'espace urbain (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), cartographies imaginaires (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles), cartes et exploration terrestre (XIX<sup>e</sup> siècle), mise en carte des données statistiques (XIX<sup>e</sup> siècle). La troisième saison, en 2025, pourrait se focaliser sur le temps présent et explorer les problématiques nouvelles auxquelles la cartographie est confrontée : questions écologiques, décentrement géopolitique du monde, impact du numérique sur la perception de l'espace, spatialisation de grandes masses de données qui nous fait lire le monde autrement. En complément, le département des Cartes et plans propose au public des visites thématiques autour de ses collections, qui permettent d'articuler et de souligner la porosité entre les savoirs et les fonds conservés à la BnF.

Ainsi conservateurs, chercheurs et universitaires partagent les fruits de la recherche sur l'histoire du médium cartographique. Rare hier, omniprésente et sur tous les écrans aujourd'hui, la carte ne cesse de gagner en force et puissance comme instrument de navigation, de représentation ou d'analyse scientifique et d'irriguer, à travers la diversité de ses usages, des pans entiers des sciences et de la vie en société.

**Catherine Hofmann**

Carte curieuse et instructive représentant les accidents physiques du globe terrestre, avant 1828  
BnF, Cartes et plans



**CAROLINE LACHOWSKY**  
**AUTOUR DE LA QUESTION**

DU LUNDI AU MERCREDI À 16H10

À (re)écouter sur [rfi.fr](http://rfi.fr)



# OPÉRATION MARCHER SUR LA LUNE

À la BnF, Floriane Zaslavsky fait partie de la petite équipe de sociologues qui mène des études sur les différents publics et usages de la Bibliothèque. Publiée l'an dernier, son enquête intitulée *La BnF, un espace clé du travail et des sociabilités académiques* portait sur le cas des jeunes chercheurs. Elle en retrace pour *Chroniques* les éléments les plus remarquables.

Près de 22 000 personnes ont fréquenté les espaces de recherche du site François-Mitterrand en 2023. Qu'y ont-ils fait ? La réponse semble évidente : travailler. Mais que cela signifie-t-il réellement ? Flânez quelques heures en Rez-de-jardin et vous y découvrirez une microsociété en mouvement : il y a celles et ceux qui planchent sur des documents en salle de lecture pendant que d'autres rêvassent puis se retrouvent au Café des temps, ou naviguent dans les couloirs dans l'espoir de croiser (ou d'éviter) des collègues. Pour mieux comprendre cet écosystème singulier, une enquête a été menée entre 2021 et 2022 auprès d'un public à part entière : celui des jeunes chercheurs (disponible sur [bnf.hal.science/hal-04108254/](https://bnf.hal.science/hal-04108254/)).

## Surmonter la première fois

Dans une conférence sur le métier de chercheur, Bruno Latour soulignait combien la pratique de la recherche est marquée par l'incertitude : celle des résultats à venir, du calendrier à tenir, des fonds à réunir. Cette incertitude s'exprime au carré pour les jeunes chercheurs (entendus ici comme doctorants et jeunes docteurs n'ayant pas encore de poste), puisqu'il convient d'ajouter celle de l'insertion dans le monde

académique à celle de la pratique scientifique. Face à des conditions de travail souvent précaires, la Bibliothèque revêt pour eux une importance particulière : elle offre à la fois un bureau, un cadre, des collègues. Nulle surprise, dès lors, à ce que les doctorants viennent plus régulièrement à la BnF que les autres publics, 60 % d'entre eux déclarant y apprécier fortement les espaces et l'ambiance de travail. Prendre ses marques à la Bibliothèque requiert cependant du temps. Saskia (les prénoms des participants à l'enquête ont tous été modifiés), docteure en sociologie, se remémore ainsi son premier séjour en salles de recherche comme une véritable expédition : « Ça me stressait vachement d'aller à la BnF. J'avais l'impression que je ne comprenais rien : comment tu fais pour y rentrer ? Il faut une carte, une inscription. Ça me paraissait insurmontable ! Au bout d'un moment ça devient évident

mais la première fois, c'est un peu une opération "on va marcher sur la Lune" ! »

Les dix-sept chercheurs et chercheuses rencontrés au cours de cette enquête (dont une majorité de Franciliens) partagent le même constat, et expliquent d'ailleurs pour la plupart s'y être rendus accompagnés la première fois.

## Être ou ne pas être vu, telle est la question

Une fois cette étape franchie, on y prend ses habitudes et la Bibliothèque s'impose comme un espace central de travail et de sociabilité. Le Rez-de-jardin (notamment dans les clubs et le Café des temps) devient un lieu de rendez-vous pour travailler sur des projets de groupe. On y met sur pied des séminaires ou des colloques, comme on y parle de projets de publication et de l'actualité de la recherche. De façon plus



« FLÂNEZ QUELQUES HEURES EN REZ-DE-JARDIN ET VOUS Y DÉCOUVRIREZ UNE MICROSOCIÉTÉ EN MOUVEMENT »

informelle, c'est aussi un endroit dans lequel s'incarne et s'entretient un potentiel « réseau », perçu non sans une certaine angoisse par les enquêtés comme une donnée fondamentale de toute carrière universitaire.

Cependant, l'attrait de la Bibliothèque aux yeux des jeunes chercheurs réside aussi dans le luxe des sociabilités choisies. L'envie de fréquenter ses pairs varie selon les phases de travail, en particulier lorsqu'on prépare une thèse. Aline, historienne, revient ainsi sur la

période de rédaction qui a marqué les derniers mois de son doctorat : « Croiser quelqu'un qu'on connaît sur la fin de thèse, c'est s'exposer à des questions auxquelles on n'a pas envie de répondre. Dans n'importe quel autre lieu, on est un peu obligé de socialiser. La BnF, c'est plutôt le règne du silence, on y socialise si on veut mais ce n'est pas obligatoire et tout le monde sait que le travail est prioritaire. » Pour celles et ceux qui fréquentent la Bibliothèque régulièrement, un lien particulier se développe au fil des épreuves qui jalonnent les premiers

pas dans le monde académique. Rebecca, jeune docteure en littérature comparée, renchérit : « C'est un lieu qui est très investi émotionnellement par les gens. C'est le temps de la thèse, le temps de l'ascèse. » Bien plus qu'une salle de travail, la BnF devient un espace dans lequel se crée un rapport singulier au temps, aux savoirs et aux autres.

**Floriane Zaslavsky**

Pour retrouver les études de public de la BnF : [bnf.fr/fr/les-publics-de-la-bnf](https://bnf.fr/fr/les-publics-de-la-bnf)

Illustration  
Claire Ardenti

# ABEL GANCE NI VU NI CONNU

Au département des Arts du spectacle, Kseniia Chepurko, doctorante en histoire du cinéma, explore depuis 2018 dans le cadre de ses études et depuis quelques mois en tant que chercheuse associée de la BnF les 20 mètres linéaires qu'occupe le fonds Abel Gance (1889-1981). Constitué depuis une trentaine d'années autour des archives données en 1995 à la BnF par Claude Lafaye, ami du cinéaste, il comporte plusieurs centaines de projets de films inaboutis.

**Chroniques : Comment est né votre intérêt pour Abel Gance ?**

**Kseniia Chepurko :** J'ai d'abord étudié en master un moment particulier de la carrière d'Abel Gance : la période où il travaillait à l'importation en France des films soviétiques, en 1930-1931. J'ai découvert peu à peu une personnalité complexe, parfois paradoxale. Le cinéaste ne cesse notamment de se revendiquer comme apolitique et affirme ne travailler que pour l'art. Or il se retrouve impliqué dans toute une série d'événements politiques. Par exemple, quand il travaille sur *Christophe Colomb* à la fin des années 1930, il n'hésite pas à écrire au général Franco pour lui demander son soutien ; et pour le convaincre, il affirme que l'œuvre pourra servir le nationalisme espagnol – il est pourtant incontestable qu'Abel Gance n'était pas idéologiquement proche du franquisme ! En 1964, c'est à Pékin qu'il se rend, à l'invitation du gouvernement communiste, pour conseiller l'industrie cinématographique chinoise... Au fond, c'est toute l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle que l'on traverse quand on étudie les films réalisés par Abel Gance au cours de sa très longue carrière.

**Quelle est l'importance, dans la filmographie du réalisateur, des films restés à l'état de projets que vous étudiez à travers le fonds de la BnF ?**

Le fonds Abel Gance de la BnF rassemble des archives sur plus de 200 projets inaboutis, soit quatre fois plus que la cinquantaine de films qu'il a effectivement réalisés au cours de sa carrière. Ce sont parfois quelques lignes griffonnées sur une feuille volante car Abel Gance n'utilisait presque jamais de carnets. Pour d'autres projets, comme la

*Divine Tragédie* ou *Christophe Colomb* sur lequel il a travaillé pendant presque quarante ans, s'y reprenant à trois fois, la documentation est beaucoup plus fournie : on trouve des scénarios, dactylographiés ou manuscrits, des détails techniques, des listes de noms d'acteurs pressentis, des correspondances avec des collaborateurs...

**En quoi consiste votre travail sur ce fonds ?**

L'idée est d'en faire le dépouillement complet et de réaliser un répertoire de tous les films inaboutis d'Abel Gance, pour cartographier l'ensemble de son œuvre. On peut voir que les grands projets sont entourés de toute une constellation de projets satellites : sur l'Espagne des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, il y a bien sûr *Christophe Colomb*, mais aussi *Découverte de l'Amérique*, *Ignace de Loyola*, *Le Cid Campeador*... Le personnage de Napoléon a, de son côté, inspiré non seulement le film éponyme sorti en 1927, mais aussi un projet intitulé *1812*, ainsi qu'un autre *La Campagne de Russie*. Le fonds est organisé par ordre alphabétique de films et beaucoup de documents ne sont pas datés. Grâce à ma

connaissance de l'œuvre d'Abel Gance et de ses archives, dispersées entre la Cinémathèque française, la cinémathèque de Toulouse, le Centre national du cinéma et de l'image animée, et les Archives nationales, j'ai pu rectifier quelques documents mal attribués. L'objectif est d'enrichir et structurer le catalogue BnF Archives et manuscrits et de rendre ce fonds méconnu accessible aux chercheurs.

**Avez-vous eu des surprises ?**

J'ai découvert des archives d'une richesse insoupçonnée sur le deuxième projet d'Abel Gance autour de *Christophe Colomb*, qui date des années 1960. D'après la documentation peu importante que j'avais trouvée jusque-là, le sujet semblait n'avoir plus donné lieu, après les années 1940, qu'à des tentatives mineures. Or, en demandant la cote 875, qui devait correspondre d'après l'inventaire à une seule boîte d'archives, j'ai trouvé pas moins de dix-neuf boîtes, contenant des centaines de documents sur le film télévisé qu'il projetait à ce moment-là : des recherches sur les décors et les costumes, des images



Kseniia Chepurko  
Photo Antony Voisin

## Appel à chercheurs 2024-2025

La BnF publie chaque année un appel destiné aux jeunes chercheurs pour encourager l'étude et la valorisation de ses collections. Le statut de chercheur associé, attribué pour une durée d'un à trois ans, offre un accueil et un accompagnement dans un département de la BnF, avec un accès facilité aux collections. L'an dernier, ce dispositif a permis d'accueillir 28 chercheurs associés.

Les candidats peuvent proposer spontanément des sujets de recherche ou choisir parmi les 37 proposés par la BnF. En plus des avantages offerts à l'ensemble des chercheurs associés, la BnF propose cette année quatre bourses de recherche dans des domaines spécifiques :

- une bourse Alexandre Tzonis et Liane Lefaivre (histoire de l'architecture et de son environnement)
- une bourse Louis Roederer (histoire de la photographie)
- une bourse Mark Pigott (humanités numériques)
- une bourse Paul LeClerc-Comité d'histoire de la BnF (histoire de la Bibliothèque et de ses collections)

Dépôt des dossiers jusqu'au  
2 mai 2024 sur le site  
[bnfaac2024.sciencescall.org](https://bnfaac2024.sciencescall.org)

découpées dans des livres ou journaux composant des sortes de *moodboards*... Cette découverte m'a obligée à reconsidérer complètement la place de cette deuxième tentative dans l'ensemble du projet *Christophe Colomb* que j'étudie dans le cadre de ma thèse.

**Est-ce particulier de travailler sur des films qui n'ont jamais**

**vu le jour ?**

Pour la plupart de ces projets, nous ne disposons pas du moindre rush, du moindre essai... On ne peut qu'essayer de comprendre ce que le réalisateur avait l'intention de faire. Se pencher sur le contexte de production de chacun des films est absolument essentiel pour tenter de comprendre pourquoi ils ont

été abandonnés. C'est un travail de reconstruction passionnant, qui a trait à la fois à l'histoire du cinéma, mais aussi et surtout à l'histoire culturelle.

**Propos recueillis par  
Alice Tillier-Chevallier**

# CARTOGRAPHIER SENGHOR

Après une thèse consacrée à Ousmane Sembène (1923-2007) et Léopold Sédar Senghor (1906-2001), Edoardo Cagnan mène au département des Manuscrits de la BnF et à l'Institut des textes et des manuscrits modernes un projet de recherche postdoctorale, en partenariat avec l'EUR Translitterae. Au sein d'une équipe composée à la fois de chercheurs européens et sénégalais, il travaille à rendre accessible l'ensemble des archives et de l'œuvre littéraire de Senghor.

Quand Edoardo Cagnan évoque le parcours qui l'a mené d'un lycée milanais à la BnF et à l'ENS, en passant par La Sorbonne et l'université McGill de Montréal, il est beaucoup question de rencontres. Rencontre avec la langue française, qu'il ne maîtrise pas encore parfaitement quand il commence une année d'hypokhâgne à Paris, décrite avec un recul amusé comme « à la fois formatrice et traumatisante ». Mais aussi rencontres littéraires et humaines qui émaillent ses projets de recherche, tous porteurs d'une dimension collective et transnationale.

## De Camus à Sembène et Senghor

C'est avec Camus, chez qui Edoardo Cagnan explore la figure de style de la réticence et le rapport de l'écrivain au non-dit, que naît son intérêt pour la question coloniale, « un peu par la bande, en toile de fond », note-t-il. Le choc de la crise migratoire le convainc de délaisser Camus pour les littératures francophones d'Afrique. Son choix se porte sur la littérature sénégalaise : « Je voulais étudier les textes d'un pays dans lequel il était possible d'aller, et la découverte de l'œuvre d'Ousmane Sembène a été déterminante. J'ai été ébloui par son film *La Noire de...*, adapté d'une de ses nouvelles. » La lecture de Sembène amène à celle de son principal rival littéraire et opposant politique, Léopold Sédar Senghor. Edoardo Cagnan entame alors une thèse de doctorat sur ces

deux auteurs, sous l'angle de la stylistique et de l'analyse du discours. Il s'intéresse, à travers eux, à la polarisation du discours africain francophone qui se fait jour au tournant des années 1950 et 1960, au moment où le Sénégal proclame son indépendance.

## Se confronter aux archives

« *Ce qui m'intéresse, c'est d'entrer dans le texte* », explique le chercheur qui aurait voulu consacrer une partie de sa thèse à la génétique textuelle. Mais la crise sanitaire complique l'accès aux archives. Au printemps 2020, les bibliothèques ferment leurs portes, celle de l'université d'Indiana, qui conserve aux États-Unis les archives de Sembène, comme la BnF où se trouve un fonds Senghor. Aussi quand, à la fin de sa thèse, Edoardo Cagnan est sollicité par Claire Riffard, qui dirige l'équipe « Manuscrits francophones » à l'ITEM, pour travailler sur Senghor, c'est l'occasion de rattraper ce rendez-vous manqué. Chargé de fonder un groupe de recherche international sur l'œuvre de

Senghor en partenariat avec des enseignants-chercheurs de l'université Cheikh Anta Diop (UCAD) de Dakar, il se lance ensuite dans la codirection, avec Alioune Diaw, d'un projet d'édition critique qui le mène au département des Manuscrits de la BnF.

Le fonds Senghor qui y est conservé comporte cinq volumes issus de deux dons successifs – le premier effectué par le poète-président lui-même en 1979 et le second en 2006 par sa veuve, Colette Hubert. « *Le rapport de Senghor à ses papiers est assez mystérieux : s'il avait une vision monumentale et unitaire de son œuvre, il n'en va pas de même pour ses archives qui sont dispersées*, note le chercheur. *Outre le fonds de la BnF, un autre est conservé à Berlin, à la bibliothèque de l'Institut d'études asiatiques et africaines de l'université Humboldt. La mairie de Verson, en Normandie, où Senghor possédait la maison dans laquelle il est mort en 2001, conserve également des archives. Il y a un véritable intérêt à cartographier et à décrire ces fonds.* »



Edoardo Cagnan  
Photo Hervé Boutet

## « LE RAPPORT DE SENGHOR À SES PAPIERS EST ASSEZ MYSTÉRIEUX »

### Dans l'atelier d'écriture de Senghor

Le projet de recherche postdoctorale que mène Edoardo Cagnan à la BnF et à l'ITEM vise, au-delà d'une fine description des fonds, à saisir les différentes facettes de Senghor et montrer l'extrême variété de son écriture. L'exploration de sa présence dans la presse, via Gallica et Retronews, donne des informations sur la genèse de certains de ses poèmes. Les entretiens

donnés dans les journaux, les articles d'actualités sur ses interventions à l'Assemblée font émerger des aspects oubliés de son parcours, comme son rôle dans la rédaction de la constitution de la IV<sup>e</sup> République. Sa correspondance avec les intellectuels et artistes de son temps, de Langston Hughes à Julien Green, vient également nourrir ce travail de cartographie collective, qui prendra la forme d'une journée d'étude le 27 juin

à la BnF I Richelieu et d'une édition critique des œuvres de Senghor, prévue pour 2026. « *Les textes de Senghor ne sont pas simples d'accès : ils dépassent aussi bien le lecteur européen qui ne connaît pas le Sine-Saloum, sa région natale, que le lecteur africain qui n'a jamais mis les pieds dans la Somme. L'enjeu des travaux menés par l'équipe internationale dont je fais partie est de donner des clés de lecture. Et pour cela il est très important de*

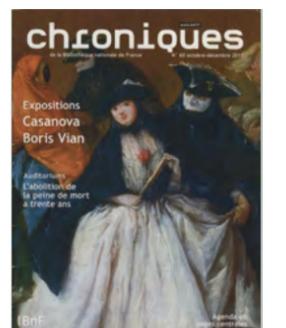
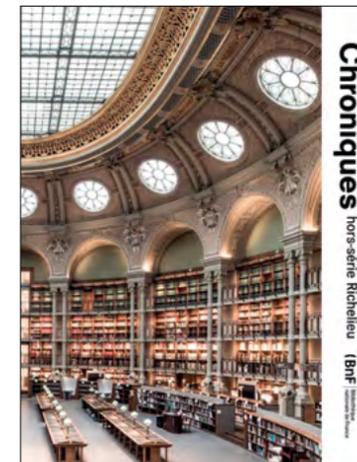
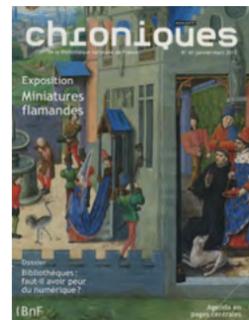
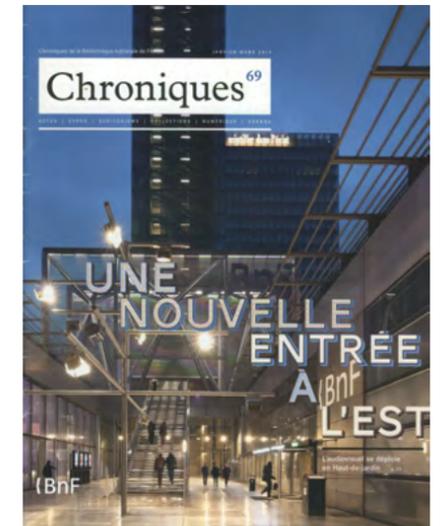
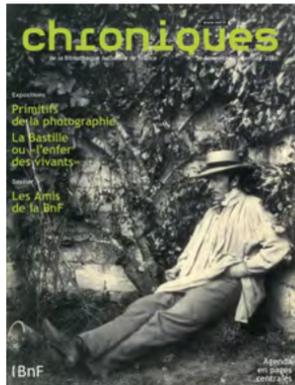
*penser ces outils de compréhension et de partage à la fois depuis Paris et Dakar, mais aussi hors de France et du Sénégal : Senghor, en tant qu'auteur francophone, intéresse aussi les lecteurs malgaches, libanais, québécois ! »*

**Mélanie Leroy-Terquem**

# Chroniques fait son numéro

Pour célébrer ce centième numéro, *Chroniques* explore les multiples facettes de la Bibliothèque en jouant avec les chiffres : une revue de presse de la Bibliothèque nationale il y a cent ans, un poids grec de 100 drachmes, le collectif de vidéo militante Les Cent Fleurs, 100 lecteurs du passé, 100 nouveautés de littérature, BD et jeux vidéo pour la jeunesse, 100 chefs-d'œuvre issus des collections, ou encore des cartes blanches données à la romancière de science-fiction Audrey Pleynet, au créateur de bande dessinée Thomas Gossein et à l'autrice Olivia Rosenthal qui imaginent chacun à leur façon la BnF... dans 100 ans !

# 100!



# 100 numéros au compteur

**Chroniques fête son centième numéro : l'occasion de jeter un regard rétrospectif sur vingt-cinq ans de parution d'un magazine qui a évolué dans sa forme comme dans ses contenus tout en restant au plus près de l'actualité de la BnF.**

« Un journal qui tient à la fois de la feuille de route et du bulletin de liaison » : telle était l'ambition assignée à la publication créée début 1998 par Jean-Pierre Angremy, alors président de la BnF, dans l'édition du premier numéro. Deux ans après l'ouverture du site François-Mitterrand, la Bibliothèque se dotait d'un support « grand public » pour communiquer sur l'actualité de ses collections, de ses expositions et manifestations, mais aussi sur les coulisses de l'institution et les métiers qui s'y exercent. À côté de *La Revue de la BnF*, publication scientifique adressée aux bibliothécaires et aux chercheurs, *Chroniques de la BnF* allait offrir à ses lecteurs, sous une forme accessible à tous, une vitrine sur les activités de la Bibliothèque et leurs évolutions, un reflet des débats qui l'animent et de leurs enjeux en même temps qu'une invitation à découvrir la richesse et la variété de ses fonds. Le titre « Chroniques » s'est imposé, installant l'idée d'une régularité et d'une familiarité, en même temps que d'une histoire racontée sur un mode mineur. Tiré à 50 000 exemplaires, le magazine, gratuit, est d'emblée diffusé sur les sites de la BnF et envoyé aux lecteurs de la bibliothèque de recherche, ainsi qu'à toute personne demandant à être abonné.

## Un témoin de l'histoire de la BnF

Et ce sont bien les épisodes marquants de l'histoire de la BnF sous ses multiples facettes que retracent les numéros de *Chroniques*. Dès le n° 1, la diversité des collections est mise en avant à travers la présentation d'une exposition sur les manuscrits

persans, une autre sur l'aventure des écritures, un colloque sur la mémoire de l'affaire Dreyfus. Au fil des numéros apparaissent les innombrables entrées dans les collections, depuis le livre d'heures de Jeanne de France (xv<sup>e</sup> siècle), les planches de *Babar* ou *Astérix* jusqu'au fonds Jacques Offenbach, en passant par le manuscrit d'*Histoire de ma vie* de Casanova, les papiers de Guy Debord ou les archives cinématographiques d'Amos Gitai. Les projets majeurs de la Bibliothèque sont régulièrement documentés à travers des dossiers, sur la bibliothèque numérique Gallica dès ses débuts (1999-2000), le chantier de rénovation du site Richelieu (2003), la nouvelle entrée côté est du site François-Mitterrand (2014), l'intelligence artificielle (2022)...

## Le reflet d'une bibliothèque encyclopédique et vivante

Mais le lecteur découvre aussi des rubriques moins attendues, certaines éphémères, qui par exemple mettent en lumière des poèmes anciens ou contemporains, ou encore l'actualité de la photographie à travers la présentation de tirages récemment entrés dans les fonds du département des Estampes et de la photographie. Plus récemment, le magazine a ouvert ses pages à une rubrique centrée sur la vie de la recherche autour des collections de la Bibliothèque : articles sur les programmes développés autour des fonds, portraits et interviews de chercheurs ; tout un pan de l'activité de la Bibliothèque a trouvé ainsi une visibilité jusque-là inédite.

Enfin, ce qui sans doute est le plus marquant pour qui remonte le temps en feuilletant *Chroniques*, c'est à la fois la variété des sujets, reflet de l'encyclopédisme de la Bibliothèque qui s'intéresse à tous les savoirs, et les multiples rencontres avec des figures de la vie intellectuelle et artistique d'aujourd'hui – Miquel Barceló, Sophie Calle, Emmanuel Carrère, Raymond Depardon, Maylis de Kerangal, Anselm Kiefer, Catherine Meurisse, Giuseppe Penone, Bernhard Willem, pour n'en citer que quelques-uns. Preuves que *Chroniques* vit à la fois au rythme de l'institution et des artistes et penseurs qu'elle accueille... 

Sylvie Lisiecki



## « Donner à voir une Bibliothèque vivante »

Depuis quelques années, la mise en page de *Chroniques* est réalisée par le studio graphique interne à la BnF. Un atout pour son directeur artistique, Jérôme Le Scanff, qui revient sur les évolutions récentes du magazine.

**Chroniques : Vous avez élaboré une nouvelle formule du magazine il y a un peu plus de quatre ans. Qu'est-ce qui a changé ?**

**Jérôme Le Scanff :** Nous avons fait évoluer la maquette existante pour lui donner une dimension plus « magazine ». La grille de mise en page a été retravaillée et aérée afin de permettre davantage de liberté graphique. À la différence d'une revue, un magazine se feuillette : on ne le lit pas forcément de manière linéaire, ni de A à Z. Aujourd'hui encore, à chaque nouveau numéro, nous nous posons des questions sur ce que nous pouvons améliorer, changer... La façon de placer un titre ou le choix d'une taille de typographie peuvent être des sources de discussions intenses !

**Comment est arrivée l'idée de travailler avec des illustrateurs ?**

L'illustration, c'est une tradition dans la presse magazine anglo-saxonne, comme *The New Yorker* notamment. Depuis quelques années, beaucoup de magazines français suivent cette tendance. Mais il y a aussi une part de hasard : il se trouve que le premier numéro de la nouvelle formule était dédié à l'exposition *Tolkien*, dont l'un des dessins a été choisi pour illustrer la couverture. Nous avons trouvé que cela fonctionnait vraiment bien et dans le numéro suivant, consacré à la BD, nous avons pour la première fois lancé des commandes à des dessinatrices et dessinateurs – Catherine Meurisse, François Olislaeger, Chloé Cruchaudet, Patricia Lyfoung... Au début, nous ne savions pas trop si ces artistes reconnus allaient être d'accord pour travailler avec nous, mais ils ont tous accepté et livré leur vision de la Bibliothèque avec leur propre style graphique et leur imaginaire. Depuis, nous faisons régulièrement appel à des illustrateurs.

**Qu'apportent ces collaborations ?**

Souvent, de belles surprises ! Quand nous avons demandé à Sandrine Martin, alors en résidence à la BnF, de dessiner la couverture du numéro 99, ses premières esquisses nous ont étonnés, car elles étaient dans un style très différent de ce que nous connaissions de son travail. La commande en illustration est très particulière, elle se situe à la croisée de deux dimensions, esthétique et narrative. L'illustration raconte une histoire qui lui est propre. Fanny Michaelis à qui nous avons confié la couverture du numéro de réouverture de la BnF après le premier confinement, en 2020, a composé une image très colorée, foisonnante mais aussi toute en rondeur, en douceur, qui exprimait avec force le désir commun de retrouver la vie. Par ailleurs, le choix du dessin correspond à la volonté de la rédaction de faire une plus large place à l'humain dans ce que *Chroniques* dit de notre institution. Nous voulons rendre sensible le fait que la Bibliothèque est un lieu ouvert à tous, vivant, habité par une multitude de gens. Et le dessin, qui émane directement d'une main, d'un esprit créatif, est doté d'un pouvoir d'incarnation ! 

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Jérôme Le Scanff  
Illustration Claire Ardent

# Il y a 100 ans à la Nationale

En 1924, la Bibliothèque nationale accueille dans la salle de lecture publique et dans la salle Labrouste des lecteurs qui ne peuvent lire que grâce à la lumière du jour. L'arrivée d'un nouvel administrateur général coïncide avec une série de changements dans la vie de la Bibliothèque, parmi lesquels l'installation de l'éclairage électrique. La presse de l'époque se fait largement l'écho de ces améliorations.

Quand on feuillette la presse en ligne dans Gallica, on est frappé du très grand nombre de mentions de la Bibliothèque nationale. Les journalistes des Années folles fréquentent l'institution de la rue de Richelieu et la connaissent bien. Ils ne se contentent pas d'informer sur son actualité, et s'ils critiquent parfois son fonctionnement, c'est parce qu'ils sont conscients de son utilité, allant jusqu'à interpeller l'État pour en augmenter les financements. Rien d'étonnant donc à ce que l'année 1924, marquée par la prise de poste d'un nouvel administrateur général, Pierre Roland-Marcel, suscite une vague médiatique constituée d'articles tour à tour scandalisés, moqueurs puis élogieux.

## Une nomination controversée

Les relations de Roland-Marcel avec la presse commencent en effet assez mal. Le 11 novembre 1923, l'annonce au *Journal officiel* de sa nomination déclenche un de ces scandales

politiques de courte durée dont l'entre-deux-guerres est coutumière. Ce préfet en disponibilité de 42 ans (soit 35 de moins que son prédécesseur) était alors directeur de cabinet de Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à l'origine d'une réforme de l'enseignement très contestée. Les opposants politiques de Bérard y voient, comme *L'Ère nouvelle* du 29 novembre, le « fait du Prince ». Ils ne sont pas les seuls à s'indigner. Deux archivistes paléographes déposent un recours contre la nomination de Roland-Marcel : « *Le Conseil d'État va avoir à juger le favoritisme de M. Léon Bérard* » titre *Le Populaire de Paris*. Quelques articles cependant saluent, à l'instar du *Petit Parisien* du 18 novembre 1923, l'entrée en scène d'un « chef jeune, moderne, actif, qui comprend son époque et qui sait que les travailleurs intellectuels sont des gens pressés, parce que, hélas ! leur temps n'est pas de l'argent ».

## Une réforme très attendue

Le ministère entend mettre en œuvre à la Bibliothèque des évolutions pour enrayer notamment l'encombrement dû à l'accroissement exponentiel des collections, le retard du catalogue et les failles du dépôt légal. *Le Gaulois* du 14 novembre 1923 la décrit comme « une très noble et vénérable dame, si riche de trésors accumulés au cours des âges qu'elle ne sait plus où les fourrer, ni comment s'y reconnaître ». *Paris-Soir*, le 19 avril 1924, regrette que le dépôt légal ne soit pas suffisamment respecté : « En 50 ans, la Bibliothèque nationale a reçu pour ses collections une seule gravure de Steinlen ! » Les lecteurs se plaignent surtout de trop longs délais de communication des ouvrages. Dans cette difficile période de l'après-guerre, où le coût de la vie augmente et fait ressentir d'autant plus la cherté des livres et le besoin de bonnes conditions de travail, c'est peu dire que la presse attend Roland-Marcel au tournant. Aussi, quand il orchestre sa prise de fonction en organisant le 20 février une cérémonie d'installation de la statue de Voltaire dans le salon d'honneur, *Le Canard enchaîné* attaque fort : « Alors que des ripopées de conservateurs s'étaient succédé rue de Richelieu sans se manifester par le moindre acte éclatant, il y avait à peine cinq minutes que M. Roland-Marcel était dans la maison que déjà il retrouvait le cœur de Voltaire qui était perdu depuis des temps immémoriaux. » Une partie de la presse se gausse, comme *Le Matin* qui titre le 21 février :



« Le cœur de Voltaire était bien où l'on n'ignorait pas qu'il fût. »

## Et la lumière fut

Le nouvel administrateur enchaîne toutefois sur des actions concrètes. Quelques semaines après son arrivée, *Le Temps* du 16 avril consacre un long article aux progrès constatés. Le renseignement bibliographique a été réorganisé et les bibliothécaires qui y sont placés sont choisis parmi « les plus lettrés et souriants ». Le quotidien mentionne le cas d'un lecteur habitué à demander chaque jour le même journal : « Il lui fallait naguère trois quarts d'heure pour l'obtenir ; ces jours passés, il l'a reçu en dix minutes : il enrage d'admiration. » *L'Action* du 8 septembre note que l'on « peut obtenir sans attente communication des ouvrages en les demandant la veille par une lettre ou par une carte postale adressée à M. le conservateur du département des Imprimés. C'est d'un moderne parfait. »

Reste à régler la question des horaires d'ouverture, variables selon les saisons et même selon la météorologie, un véritable « attrappe-nigauds » que dénonce *La Presse* du 26 février 1924 : « Pendant tout l'hiver, c'est-à-dire pendant la période où affluent les visiteurs, elle ferme à quatre heures, mais, en réalité, faute de lumière, elle est inutilisable dès trois heures. »

Le problème est résolu en novembre 1924 avec l'installation de la « lumière électrique » dans la salle Labrouste et la salle des catalogues. Cette révolution fait les gros titres : « Progrès lumineux à la Bibliothèque nationale », « Une amélioration qui n'est pas un luxe », « La Bibliothèque nationale décidément se modernise et furieusement ! »

## Un vent nouveau rue de Richelieu

Roland-Marcel reprend la tradition des expositions, interrompue depuis 1908, en inaugurant en mai un *Choix de chefs-d'œuvre du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*. « Il faut que le public apprenne à fréquenter les expositions de la Bibliothèque nationale, comme il fréquente le Louvre », s'enthousiasme *La Liberté* du 19 avril. En novembre, un parcours permanent pour les scolaires est installé dans la galerie Mazarin et résume avec des fac-similés l'histoire du manuscrit, de l'imprimerie, de la reliure et de l'estampe. *Le Temps* du 20 novembre y voit une « exposition des plus intéressante au point de vue éducatif ». Les défis à relever sont encore nombreux, en matière de ressources humaines, de publication du catalogue et de stockage des collections. Mais pour l'heure, la presse se félicite du vent de nouveauté qui souffle sur la Nationale, comme dans ces lignes du *Journal* du 19 septembre : « Elle s'anime, dans tous ses services, d'une vie nouvelle et s'appête à livrer à l'admiration et à l'instruction du public les inestimables trésors insoupçonnés qu'elle possède. »

**Sophie Robert**

Article publié dans *l'Excelsior*, 21 novembre 1924  
BnF, Droit, économie, politique

# La BnF dans 100 ans

Un texte d'Audrey Pleynet

Dans le paysage de la science-fiction française, Audrey Pleynet a imposé en quelques publications une voix singulière et poétique. Sa récente novella *Rossignol*, qui prend place dans un futur lointain où l'espèce humaine s'est hybridée à d'autres formes de vie, a obtenu le prix Utopiales 2023. Pour le n°100 de *Chroniques*, elle a imaginé la BnF de l'an 2124, une bibliothèque de tous les possibles, vivante et ouverte, où les technologies de pointe servent l'accès au savoir.

Édith avait passé des heures avec Zola dans l'atmosphère feutrée de sa maison de Médan. Répondant à ses questions, l'écrivain avait partagé ses doutes, ses blocages, ses ambitions. D'une voix douce et empreinte de sagesse, il se dévoilait entièrement, généreux de son temps, offrant un nouveau regard sur son œuvre. Elle avait également échangé avec Molière et Michel Serres, arpenté les bureaux de Korodine, sans sortir de chez elle. Les IAs agissaient comme des acteurs qui se seraient nourris de toutes les ressources disponibles dans les collections numérisées de la BnF pour représenter les multiples facettes de personnes illustres, mais créaient également les lieux de rencontre, puisant dans les archives 3D et sonores, reproduisant objets, meubles, vues des rues à travers les fenêtres, bruits de la ville. Les outils de réalité virtuelle dans le salon d'Édith donnaient vie à ces scénarios. S'élevaient alors les coulisses d'un théâtre du XVII<sup>e</sup>, emplies de l'agitation d'une répétition, de la magie des premières versions d'une réplique au milieu du bal des costumes portant à bout de bras robes et chapeaux. Ou bien les larges avenues de cités désormais disparues, qu'on pouvait de nouveau arpenter grâce à la conservation de leurs cartes et plans.

Édith n'était pas surprise par ces technologies. C'était de cette façon qu'elle avait appris durant sa scolarité, par des professeurs IA et des projections immersives. Mais elles étaient nées à la BnF, comme une suite logique à la numérisation des œuvres. Loin de l'esbroufe et du spectaculaire des modules de divertissement grand public, films, jeux et émissions diverses, les expériences de la Bibliothèque restaient sobres et factuelles. Elles se basaient sur les données collectées, exploitées grâce à une prudente extrapolation et une méticuleuse mise en contexte historique et social.

Édith laissa échapper un soupir. Ce n'est pas ainsi qu'elle allait avancer sur son essai. La question posée par leur professeur d'histoire était pourtant simple : « Pourquoi cette institution perdure-t-elle ? » Il avait été assigné à Édith la Bibliothèque nationale de France et ça faisait des jours qu'elle se perdait

dans les collections à disposition à la recherche de la réponse.

Elle resta encore quelque temps au milieu d'un paysage de notes et de clefs de sol. Son guide IA de la BnF lui jouait une multitude de musiques. Poulenc, Bizet, la *Symphonie fantastique* de Berlioz, Olivares et les génies de la Grandiose Décennie de 2080... tous les bijoux des archives. Accompagnés des annotations, des objets, des instruments, qui rendaient les artistes incarnés.

Elle coupa la réalité virtuelle et, seule au milieu de son salon blanc, dut se rendre à l'évidence : il lui fallait y aller en personne. Elle ne se souvenait plus de la dernière fois qu'elle avait visité un musée ou une bibliothèque. C'était ridicule. Elle avait accès à tellement de choses. Et pourtant... pourtant l'institution perdurait également par ses lieux physiques. La BnF ne cessait de s'étendre, un maillage d'établissements sur tout le territoire. Des institutions cousines dans d'autres pays d'Europe. Sans parler des liens avec les sites de conservation étrangers où montée des eaux et températures extrêmes menaçaient les œuvres et qui trouvaient dans la plus grande bibliothèque du monde un refuge pour leurs trésors. Elle avait l'embarras du choix.

Richelieu, décida-t-elle. Le site historique. Le plus restauré, le plus chéri.

Le trajet ne fut pas très long. Sa voiture atterrit aux portes de la capitale, à Meaux. Elle poursuivit en tube express pour se retrouver quelques minutes plus tard face aux grilles noires et au bâtiment de pierre. Elle fut accueillie dès l'entrée par des holos d'IA de guidage. L'une d'elles était François 1<sup>er</sup>, l'autre Richelieu, ou encore l'architecte Labrouste. Édith hésita puis s'attacha les services de l'IA Cécile Cavalier, ingénieure en nanotechnologies. Édith vit celles-ci partout dès qu'elles pénétrèrent dans la salle Ovale. Une lueur diaphane émanait des livres posés sur les rayons. Même chose sur les bandes dessinées, les jeux vidéo, et les tubes IATHéna, abritant les programmes de base des intelligences artificielles à la suite de leur intégration dans le champ du dépôt légal en 2058. Plus efficaces

que des caissons étanches, aseptisés, à la température et à l'humidité contrôlées, les nanoparticules, couche de diamant à l'épaisseur d'un milliardième de mètre, protégeaient livres anciens, incunables, parchemins et bien sûr silicium de la moindre détérioration. Lorsqu'elle posa le doigt sur une dorure, Édith sentit l'infime picotement du flux de nano. Les visiteurs avaient accès à tout sans crainte d'abîmer quoi que ce soit.

Mais ce qui faisait pulser le lieu, ce n'était pas la technologie, ou les sourires des holos, c'était les usagers. Le cœur d'Édith se mit à battre la chamade. Tant de personnes ! Penchées sur des livres, pianotant sur des écrans, en discussion avec des IAs, seules ou à plusieurs, concentrées ou partageant leurs découvertes dans des murmures excités. Leur énergie montait le long des colonnes. Plus puissante que l'utile nano, plus passionnée que les obéissantes IAs. Humaine. Édith voulut un instant les rejoindre. Trouver un sujet de recherche et plonger dans ce passé, cet héritage conservé ici pour elle, pour eux tous.

Elle sut enfin quoi écrire dans son essai.

Soudain, un jeune homme la bouscula en se précipitant vers la sortie. Il s'excusa puis demanda :

« Vous ne venez pas ? »

Elle le contempla, interdite.

« Où ça ? »

— La cérémonie en duplex va bientôt commencer. Ça va s'ouvrir par un concert exceptionnel donné depuis là-bas.

— Depuis là-bas ? Vous voulez dire... »

L'homme lui fit un sourire lumineux.

« Là-bas. Là-haut. C'est la cérémonie d'ouverture de la première antenne de la BnF sur Mars ! »

Édith se laissa emporter par ce sourire communicatif et cette étonnante nouvelle, et leva les yeux vers les verrières du plafond, et au-delà, vers le ciel si proche à présent. ☉

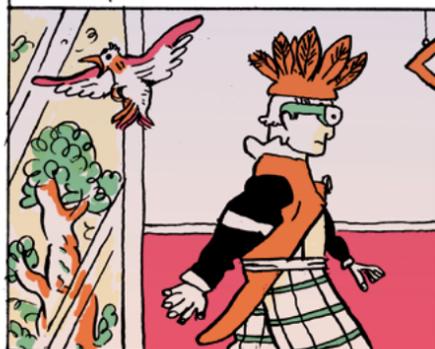
Jourd'hui me suis réveillé d'humeur "mésange charbonnière".



Me suis vêtu pour la circonstance, inspiré par un costume aperçu à Richelieu.



Ai décidé d'aller étudier dans la Salle aux Oiseaux, malgré les risques afférents.



L'ambianceuse de la salle avait eu un sacré flair -c'est son métier- en nous proposant des manuels de science-fiction rétro-volcanique.



Perso, me plongerai dans un rotulus sur papier d'arbre (donc non-interactif), asémique mais palpitant.



C'est LÀ que je remarquai le regard de défi présenté par la lectrice en face de moi.



Faut dire qu'elle dénotait, dans cette Salle aux Oiseaux : elle appartenait clairement au clan des Panthères.



Me soumit les pages d'un codex marqué de fleurs, soutiré à la Salle des Plagiats et des Calomnies. Impossible de retranscrire ici fidèlement le texte, mais, grosso modo :



«Je vais sortir d'ici avec l'impression de savoir quelque chose que je serai le seul au monde à savoir. Je ne sais pas quel secret, au juste... Mais je me sentirai aussi bien et ivre que si j'en avais un ».



En retour, ai décliné un poème muet et visuel, emprunté au Dépôt Légal des Gestes, et dans lequel j'avais pu faire entrer mes propres incertitudes.



Comme cette rencontre textuelle va changer ma vie, j'espère que ma petite danse lui offrira un peu de la réciproque.

T. GOSSELIN

# La salle aux oiseaux

Une bande dessinée de Thomas Gosselin

Le dessinateur et scénariste de bandes dessinées Thomas Gosselin (*Blackface Babylone*, 2015, *Lettres d'amours infinies*, 2018, et *Archéologie d'un vol*, 2022) est le lauréat 2023 de la résidence BD BnF - Fondation Simone et Cino Del Duca - Institut de France. Pour le n°100 de *Chroniques*, il imagine une Bibliothèque du futur où cohabitent harmonieusement êtres humains et animaux - un lieu propice aux rencontres littéraires et amoureuses.

# La beauté du chiffre

Un texte d'Olivia Rosenthal

Depuis la publication du roman *Dans le temps* en 1999, Olivia Rosenthal construit une œuvre romanesque, théâtrale et cinématographique qui mêle fantaisie et tragédie, observation méticuleuse du réel et métaphysique, comique et émotion. À partir d'un questionnement sur son rapport aux célébrations et aux anniversaires, elle livre pour le n°100 de *Chroniques* une réflexion sur le pouvoir des chiffres – et des mots – face à l'incertitude et l'angoisse.

100 ans c'est beaucoup.

Et aussi c'est peu.

Ça dépend comment on compte et selon quelle perspective, temps géologique ou temps humain.

Dans 100 ans, j'aurai 158 ans.

J'espère qu'à cet âge vénérable je considérerai le monde avec une certaine distance critique mêlée d'indulgence.

Née en 1995 (pour le site Tolbiac) et en 1721 (pour le site dit Richelieu), la BnF aura alors 129 ans pour l'une et 403 ans pour l'autre, des chiffres qui se prêtent mal à une quelconque célébration.

La célébration préfère les centenaires, bicentenaires et millénaires, les chiffres ronds sont nos boussoles et nos repères.

On commémore, on rend hommage, autrement dit on se tourne vers la longévité passée.

On ne célèbre pas, ou rarement, le futur, qui apparaît presque toujours sous des auspices sombres.

Je ne dis pas qu'avant c'était mieux mais je constate que l'avenir

nous plonge dans l'incertitude, autre mot pour désigner l'angoisse.

Ça va péter, aucun doute là-dessus.

Notre seul espoir consiste à repousser le moment exact de la catastrophe.

On a du mal à rester optimiste et, quand on l'est, les autres nous taxent de naïf ou d'imbécile.

Il est très difficile d'imaginer ce qu'on ne connaît pas du tout, et par conséquent plus satisfaisant de dénombrer les choses qu'on va perdre plutôt que celles qu'on va découvrir.

Quand je pense à la BnF dans 100 ans, me viennent inévitablement à l'esprit la disparition progressive du papier (à la fois comme matériau issu des arbres et comme support de lecture), la disproportion de plus en plus grande et presque absurde entre le nombre de documents conservés et le nombre de documents consultés, et, de ce fait, l'inadéquation manifeste entre la forme du bâtiment du site Tolbiac (les fameux quatre livres ouverts formant les angles de ce vaisseau à moitié enfoui) et les usages réels des codex.

Je me demande si cette vision un peu négative n'est pas malgré tout liée au grand âge que j'aurai dans 100 ans, et qui m'empêchera à coup sûr d'avoir la lucidité suffisante pour me réjouir d'avancées technologiques encore inconnues.

Les chiffres nous évitent ce genre de projection, à la fois insatisfaisante et anxiogène. Ils nous donnent l'illusion de la connaissance, nous maintiennent dans un monde quantitatif que nous avons l'impression de pouvoir maîtriser ou du moins comprendre. Ils nous bercent et nous consolent.

Il y a de cela 19 ans, en 2005, on m'avait demandé d'écrire un texte sur Florence Aubenas, enlevée à Bagdad et retenue prisonnière en Irak.

Commandés par France Culture à des écrivains, ces textes étaient ensuite lus quotidiennement à l'antenne afin de mobiliser l'opinion publique.

Pour être à la hauteur de cette commande, j'avais essayé de me mettre à la place de Florence Aubenas et de son chauffeur, Hussein Hanoun.

« J'aimerais connaître une ruse que Florence et Hussein pourraient utiliser pour ignorer souverainement tout ce temps qui s'écoule. »

Au bout du centième jour, ni Florence Aubenas ni Hussein Hanoun n'avaient été libérés.

Je les imaginai coupés du monde, sans accès à la lumière, sans contact avec l'extérieur autres que les quelques allées et venues de leurs ravisseurs.

Dans ces conditions, impossible pour eux de connaître le nombre de jours écoulés depuis leur enlèvement.

Pour remplacer l'alternance perdue du jour et de la nuit (si précieuse dans notre rapport à nous-mêmes et au monde), ils ne disposaient que d'un seul moyen : compter.

« Alors je le fais, pour eux, pour vous Hussein, pour vous Florence, je compte. »

Un.

Deux.

Trois.

La scansion du chiffre pouvait seule rythmer leur journée.

Certes, il y avait des moments de sommeil, qui, même intermittents, échappaient à la mesure du temps. Des moments vides parce que sans chiffres.

Quatre.

Cinq.

Je ne sais plus combien de jours Florence Aubenas a passé dans sa geôle. En revanche, je me souviens parfaitement que la veille du jour où mon texte devait être lu sur France Culture elle a été libérée.

Je peux interpréter cette coïncidence en donnant à mon texte cet infini pouvoir de faire sortir Florence Aubenas de l'ombre (la présomption des écrivains est à la fois ridicule et sans limite).

Mais je dois plutôt reconnaître que la libération de Florence Aubenas un jour avant la lecture de mon texte m'a fait osciller entre la grande joie de la savoir libre et la petite déception de ne pas avoir été entendue sur les ondes.

J'ai honte (un peu mais pas trop). Je suis capable de rire de moi.

Florence Aubenas a ensuite confirmé mon intuition. Lors des multiples interviews qu'elle a données, elle a expliqué qu'elle passait son temps, dans le noir complet, à compter.

Le chiffre avait donc été central dans cette affaire, même s'il était difficile à retenir parce qu'il n'avait pas la forme que notre culture décimale et décennale valorise.

157 jours de captivité.

Pas comme les phrases qu'on répète 100 fois pour convaincre son interlocuteur.

Ou comme la flèche qu'on met dans le 1 000.

Ou comme les dizains en décasyllabes de Maurice Scève, 10 vers de 10 syllabes chacun, magnifiques à force d'être contraints.

Je constate toutefois que malgré cette attirance occidentale pour le 1 et le 0, Maurice Scève n'a pas composé 1 000 dizains ou 500 mais seulement 449.

Erreur de sa part ou choix délibéré ?

449, c'est un peu comme 129 ou 403, ça ne force pas le respect. Mieux vaut choisir les 100 jours de Napoléon. Même si, dans ce cas, le triomphe du beau chiffre est mis en échec par l'histoire elle-même, les 100 jours de Napoléon n'ayant pas eu les effets attendus par l'empereur.

Comme quoi les chiffres ronds ne sont peut-être pas aussi enviables que ça. D'où la douceur des 365 jours, des 52 semaines, des 7 jours, des 60 secondes, des 9 Muses, des 3 Parques ou des 12 apôtres, des chiffres variés, mobiles, qui nous sortent du cadre. Énoncés un à un, ces chiffres nous permettent, comme Florence Aubenas dans sa cave, de ne pas sombrer.

Sans doute que 449 est beaucoup plus parlant et poétique que 500. Il nous rappelle que les formes parfaites trônent dans un royaume très éloigné de nos vies.

Peut-être que le chiffre, quand il n'est ni premier, ni rond, permet paradoxalement de mesurer ce qui est inadéquat, incomplet, étrange, fou, inégal.

Peut-être qu'ainsi désordonné, il devient un moyen de faire reculer les pouvoirs de l'intelligence artificielle, cette machine à composer en mode 2 (1 ou 0).

Dans cette perspective, même si je continue à aimer le grand 0 au milieu duquel je dois lancer ma flèche pour qu'elle atteigne sa cible, je me demande finalement si les chiffres ronds ne sont pas faits pour être légèrement salis, si on n'aime pas salir la perfection du chiffre rond pour rappeler qu'on est toujours au bord de la bascule.

Peut-être que pour avancer, il nous faut sortir de la symétrie et de l'équilibre.

Peut-être qu'on ne peut marcher qu'en boitant un peu.

Peut-être que le chemin est semé d'embûches, d'hypothèses, de déplacements, de torsions, de pas de côté.

Peut-être que pour parler et raconter l'avenir, il faut un peu dériver.

Peut-être que les contes et légendes sont des cailloux laissés dans une chaussure.

Peut-être qu'à la quadrature du cercle, on préfère les 101 *Dalmatiens*.

Peut-être qu'on aime lire l'exception plutôt que la règle.

Peut-être que les récits nous confortent dans ce goût pour l'imperfection, peut-être même que l'imperfection nous sauve, que nous en avons besoin pour continuer chaque jour et chaque nuit, malgré l'absurdité de cette répétition, à être suspendus au lendemain. Peut-être que, comme dans *Les Mille et Une Nuits*, nous sommes condamnés à attendre encore et toujours le boitement de cette nuit supplémentaire dont on craint qu'elle ne soit la dernière. ☺

# Pour 100 drachmes, t'as plus rien

Les collections du département des Monnaies, médailles et antiques regorgent d'objets dont on ne soupçonne pas toujours la présence à un tel endroit. Aux côtés de trésors inestimables sont aussi conservés des témoins plus modestes de la vie quotidienne dans l'Antiquité. Parmi eux, un poids grec de 100 drachmes d'Antioche-sur-l'Oronte offre un éclairage concret sur le fonctionnement des marchés.

La réglementation du prix des denrées et le contrôle des échanges économiques ne datent pas d'hier, comme le montrent les textes législatifs trouvés sur de nombreux sites archéologiques. Quelques objets témoignent aussi de l'organisation des échanges dans ces cités antiques. Le département des Monnaies, médailles et antiques conserve dans ses collections 176 poids grecs, parmi lesquels une lourde plaquette de plomb : un poids de 100 drachmes tout indiqué pour figurer dans ces pages.

## L'éléphant dans la pièce

Donné en 1847 au cabinet des Médailles par le collectionneur Prosper Dupré, ce poids avait été acheté vers 1830 en Syrie par le comte Edmond de Cadalvene, alors directeur de la poste française d'Alexandrie. La plaquette quadrangulaire, d'une taille équivalente à celle d'un boîtier de CD, est décorée sur chacune de ses faces d'un pachyderme en marche. Les éléphants sont un thème iconographique fréquent en Syrie depuis l'époque des Séleucides, qui deux siècles auparavant avaient installé leurs éléphants de guerre dans la ville voisine d'Apamée. Les inscriptions en grec qui courent sur ses bordures mentionnent la cité d'Antioche, l'actuelle ville turque



d'Antakya (« des Antiochéens, métropole sacrée, asyle et autonome »), une date (« l'an 7 du peuple ») et son poids (une « mine »). La mine correspond à 100 drachmes. Le poids d'une drachme n'était pas le même partout. Chaque région, chaque cité décrétait les poids et mesures en usage sur son territoire. À Antioche, au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la mine pesait un peu plus d'un kilogramme.

## Gare à l'agoranome

Autour de chaque éléphant sont mentionnés les noms de deux individus, Antiochos et Publius, dont la fonction est également précisée : tous deux étaient agoranomes. Ces magistrats civiques veillaient à faire respecter les règles de la cité et à garantir l'honnêteté des transactions commerciales, particulièrement sur l'agora (le marché) et à l'emporion (le port). Ils devaient ainsi vérifier le niveau des prix, la qualité des produits et donc, à l'aide de leur poids, contrôler la validité des poids des marchands. Ces poids publics permettaient de s'assurer que les étalons décrétés par la cité étaient respectés et que les clients n'étaient pas trompés avec des poids trop légers. Justement, les nombreux ornements sur les faces et les bordures des poids publics visaient à garantir leur intégrité en évitant toute manipulation de leur masse par rognage.

Ces objets avaient par nature une durée de vie limitée, correspondant au mandat annuel des agoranomes. Faits de plomb, sans doute la plupart étaient-ils fondus pour fabriquer les poids des nouveaux magistrats. **Julien Olivier**

Mine d'Antioche (Syrie), 43/2 av. J.-C.  
BnF, Monnaies, médailles et antiques

# Les Cent Fleurs, la vidéo en liberté

Au début des années 1970, l'émergence des équipements vidéo portables donne un essor considérable au cinéma militant. C'est dans ce contexte que naît le collectif Les Cent Fleurs, dont trois films tournés en 1973 et 1974 sont aujourd'hui consultables sur Gallica. Sa cofondatrice, la cinéaste Danielle Jaeggi, partage avec *Chroniques* ses souvenirs.

*Chroniques* : Dans quel contexte le collectif Les Cent Fleurs est-il né ?

Danielle Jaeggi : J'ai fait l'Institut des hautes études cinématographiques entre 1965 et 1967. J'avais tourné plusieurs films pour lesquels je dépendais de prêts de matériel. J'avais très envie d'autonomie. J'ai d'abord travaillé avec une caméra Paillard Bolex 16 mm à ressort, pour *Sorcières camarades*, réalisé avec une amie du Mouvement de libération des femmes en 1971. On ne pouvait pas faire de son synchrone et les plans ne dépassaient pas 25 secondes. Avec une caméra vidéo, ces contraintes techniques disparaissent et on pouvait tourner sans avoir besoin d'une équipe. J'ai acheté le matériel avec mon compagnon, Jean-Paul Fargier. Nous étions portés par les mouvements militants ouvriers et féministes, et par les vidéos qui circulaient.

## Comment se passe votre premier tournage en vidéo ?

Quand a éclaté la grève des femmes de Cerizay en 1973, j'avais le désir de montrer des luttes sociales et en particulier un combat mené par des femmes. Elles réclamaient la réintégration de leur déléguée syndicale. En s'inspirant des militants de Lip, elles s'étaient mises à produire des chemisiers pour financer leur lutte. J'ai demandé à Nurith Aviv, ma camarade d'études, de tenir la caméra. Une fois rentrées, nous avons visionné les rushes : ils étaient bons pour la poubelle à cause d'une poussière dans l'appareil. Il fallait y retourner mais Nurith n'était plus libre. Je me suis lancée à la caméra, accompagnée de mon amie Annie Caro au micro. Grâce à ce deuxième voyage, nous avons gagné la confiance des filles de Cerizay. Jean-Paul nous a rejoint après pour le montage et le commentaire. Nous avons été très aidés pour ces étapes, d'abord par le collectif Vidéo Out pour la méthode du montage au chronomètre puis par Slon Vidéo qui nous a prêté son matériel. Il y avait une vraie solidarité entre les groupes.

Pourquoi avoir choisi de vous appeler Les Cent Fleurs ?

Cela paraît aujourd'hui très naïf, mais nous manquions de culture politique et avions été séduits par le mot d'ordre de la campagne maoïste – « Que cent fleurs s'épanouissent » – sans en connaître l'histoire. Cela nous semblait beau, alors que l'objectif de Mao était d'encourager la critique pour mieux débusquer et emprisonner ses opposants politiques. Que les gens disent ce qu'ils pensent pour avancer était pourtant une belle idée... À cette époque, j'étais très intéressée par l'autogestion. En fabriquant des chemisiers du début à la fin, au lieu d'être cantonnées à répéter un même geste, les filles de Cerizay avaient été transformées. C'était une découverte, un épanouissement, une voie pour le travail qui semblait très prometteuse.

Après la grève de Cerizay, vous relatez celle de Pédernec lancée par les ouvriers d'un abattoir de volailles. Et un troisième film est produit : *C'est tout pour nous et vous*.

Ce film, monté par Jean-Paul Fargier à partir des images de Cerizay et Pédernec, est né du désir de relier ce qu'il y avait de plus beau, de plus poétique dans ces luttes sociales : les chansons, le désir d'émancipation, la liberté. Il y avait une joie de vivre incroyable ! Ces jeunes femmes surveillées du matin au soir, découvraient tout à coup qu'on pouvait vivre autrement. ☺

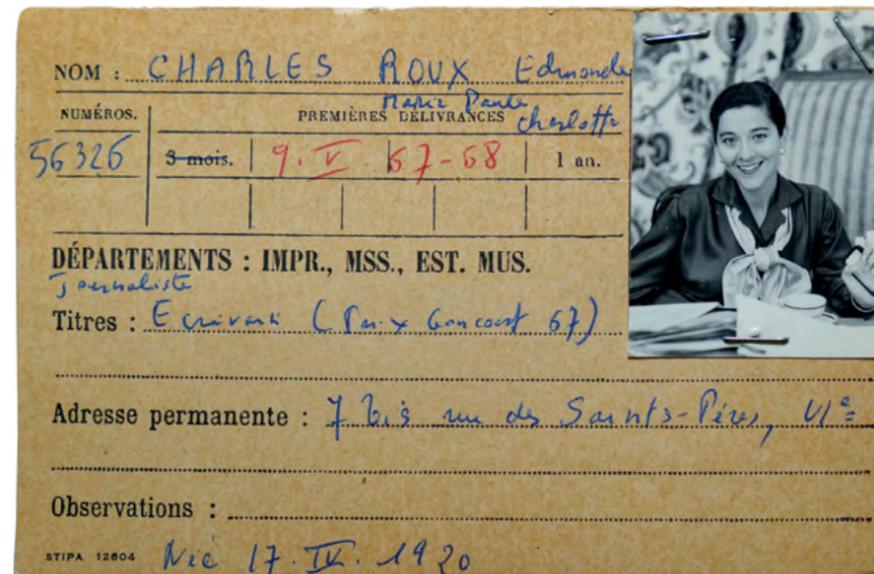
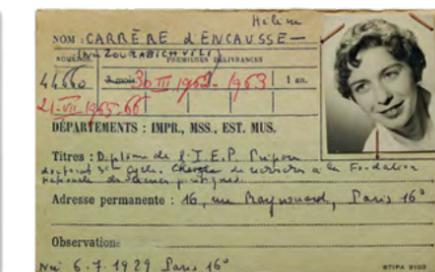
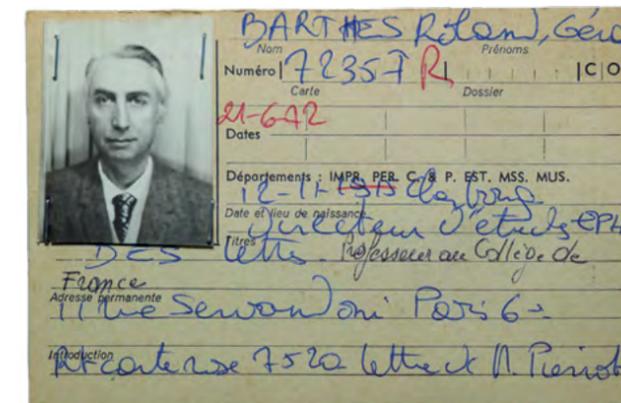
Propos recueillis par Julie Guillaumot

Retrouvez les films des Cent Fleurs sur Gallica : <https://c.bnf.fr/TKm>

# 100 lecteurs et lectrices illustres

À la BnF, la mission Archives est chargée de la collecte, de la conservation et de la communication des documents et données produits par l'établissement. Elle conserve des fonds très divers représentant au total près de 7,5 km linéaires. Parmi eux se trouvent plusieurs centaines de boîtes contenant des cartes de lecteurs inscrits à la Bibliothèque nationale entre les années 1930 et les années 1970, souvent dotées de photos d'identité. *Chroniques* a ouvert plusieurs d'entre elles, à la recherche de personnalités ayant fréquenté la Bibliothèque.

- |                       |                       |
|-----------------------|-----------------------|
| Louis ARAGON          | Jean GENET            |
| Hannah ARENDT         | Gérard GENETTE        |
| Antonin ARTAUD        | Françoise GIROUD      |
| Marcelle AUCLAIR      | René GOSCINNY         |
| Gaston BACHELARD      | Yvette GUILBERT       |
| René BARJAVEL         | Nancy HUSTON          |
| Roland BARTHES        | James JOYCE           |
| Simone de BEAUVOIR    | Nelly KAPLAN          |
| Béatrix BECK          | Claude LANZMANN       |
| Walter BENJAMIN       | Violette LEDUC        |
| Julien BENDA          | Léo MALET             |
| André BILLY           | André MALRAUX         |
| Bertrand BLIER        | Henri MASPERO         |
| Marc BLOCH            | Maurice MERLEAU-PONTY |
| Léon BLUM             | François MITTERRAND   |
| Pierre BOURDIEU       | Henri MONDOR          |
| Fernand BRAUDEL       | Henry de MONTHERLANT  |
| Robert BRESSON        | Paul MORAND           |
| André BRETON          | Maurice NADEAU        |
| Anita BROOKNER        | Roger NIMIER          |
| Italo CALVINO         | Jean-Claude PASSERON  |
| Marcel CARNÉ          | Jean PAULHAN          |
| Hélène CARRÈRE        | Robert PAXTON         |
| D'ENCAUSSE            | Georges PEREC         |
| Aimé CÉSAIRE          | Maurice PIALAT        |
| Henry CHAPIER         | Bernard PIVOT         |
| Madeleine CHAPSAL     | Raymond QUENEAU       |
| Edmonde CHARLES-ROUX  | Bernard RAPP          |
| Patrice CHÉREAU       | René RÉMOND           |
| François de CLOSET    | Madeleine RENAUD      |
| Maryse CONDÉ          | Jean RENOIR           |
| Pierre DANINOS        | Alain RESNAIS         |
| Serge DANÉY           | Jacques ROUBAUD       |
| Alain DECAUX          | Nathalie SARRAUTE     |
| Marie-Laure DE DECKER | Jean-Paul SARTRE      |
| Régine DEFORGES       | Claude SAUTET         |
| Florence DELAY        | Léopold Sédar SENGHOR |
| Gilles DELEUZE        | Simone SIGNORET       |
| Jacques DERRIDA       | Jules SUPERVIELLE     |
| Philippe DESCOLA      | Bertrand TAVERNIER    |
| Robert DESNOS         | Elsa TRIOLET          |
| Julien DUVIVIER       | Henri TROYAT          |
| Jean ECHENOZ          | Louise de VILMORIN    |
| Jean EUSTACHE         | Simone WEIL           |
| Lucien FEBVRE         | Gabrielle WITTKOP     |
| Michel FOUCAULT       | Françoise XENAKIS     |
| Gisèle FREUND         | Marguerite YOURCENAR  |
| Marc FUMAROLI         | Léon ZITRONE          |
| Michel GALABRU        | Émile ZOLA            |
| Paul GADENNE          | Stefan ZWEIG          |





# La crème de la crème jeunesse

Chaque année, le Centre national de la littérature pour la jeunesse (CNLJ) de la BnF sélectionne 100 nouveautés parmi les livres, bandes dessinées, jeux vidéo et applis destinés aux enfants et adolescents. Publié en supplément de la *Revue des livres pour enfants*, *Flash!* offre ainsi aux professionnels du livre comme aux parents une porte d'entrée dans l'offre florissante des publications pour la jeunesse. Entrons dans les coulisses de sa création avec Romain Gaillard, responsable du CNLJ.

**Chroniques :** Le CNLJ est un prescripteur important du secteur du livre jeunesse. Comment sélectionnez-vous les documents qui font l'objet de recommandations ?

Romain Gaillard : Depuis le milieu des années 1960, *La Revue des livres pour enfants*, publiée six fois par an par le CNLJ, présente dans son numéro de novembre une sélection des meilleures publications de l'année. Sur plus de 6 000 nouveautés éditées annuellement, la *Revue* en présente un millier. Pour en faire la critique, les titres sont répartis dans une douzaine de comités de lecture composés de bibliothécaires et d'experts qui lisent les ouvrages, testent les jeux vidéo et applications jusqu'à la parution de fin d'année qui précède le Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil, où sont répertoriés les meilleurs. C'est un outil très attendu par les professionnels du secteur – bibliothécaires, libraires et documentalistes.

**Et *Flash!* ? Quelle est sa fonction ?**

Parmi les 1 000 titres présentés dans le numéro de fin d'année de *La Revue des livres pour enfants*, les responsables des comités de lecture en choisissent 100, réunis dans un supplément de 40 pages, *Flash!* Cette sélection procède par tranches d'âge et tient compte des évolutions de l'édition jeunesse : elle a ainsi très tôt fait place au manga. *Flash!*

intéresse donc des publics très différents, depuis les professionnels jeunesse jusqu'aux parents qui y trouvent des idées cadeaux. Disponible en ligne sur le site [cnlj.bnf.fr](http://cnlj.bnf.fr), il est aussi mis à la disposition des familles dans la salle 1 du site François-Mitterrand qui, depuis janvier 2024, est ouverte du mardi au dimanche à tous – parents et enfants. Des travaux y sont prévus prochainement pour offrir des espaces plus confortables aux lecteurs.

**Quelles grandes tendances apparaissent dans la dernière sélection ?**

Nous avons introduit des titres venant de zones francophones éloignées, comme La Réunion, ou encore un livre audio de comptines de la Guyane française. Pour les tout-petits, il y a aussi un superbe livre accordéon, ou leporello, illustré par Émilie Vast aux éditions MeMo, ou bien pour les 3-6 ans, *Les Petites Misères*, un album très drôle consacré aux petits malheurs que peuvent rencontrer les enfants. Ou encore *Le Chat botté* illustré par Sara, qui a fait don à la BnF d'un très bel ensemble d'originaux, à découvrir lors d'une exposition prévue à la Bibliothèque en 2025. Pour les plus grands, jusqu'à 15 ans et plus, *Flash!* répertorie des jeux vidéo, des comics, des mangas, des romans... sans oublier une nouvelle collection chez La Martinière jeunesse, « Alt », qui entend donner au public adolescent des clés de réflexion pour appréhender le monde. Son dernier titre porte sur la remise en cause du droit à l'avortement dans plusieurs États américains. ©

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

*Flash!* Supplément de *La Revue des livres pour enfants*  
Photo Elie Ludwig

# Promenons-nous dans les chefs-d'œuvre

Face à l'immensité des collections de la Bibliothèque – 40 millions de documents ! –, on peut vite être pris de vertige... Les éditions de la BnF ont réuni en un volume une sélection de 100 chefs-d'œuvre, comme une invitation à se promener sans s'étourdir parmi des œuvres d'exception, patiemment réunies au fil des siècles.

Choisir 100 pièces maîtresses parmi les livres, manuscrits, monnaies, médailles, estampes, photographies, cartes, partitions, costumes, enregistrements sonores et autres trésors conservés à la BnF aujourd'hui relève de la gageure. Le patrimoine encyclopédique que recèle cette institution « gardienne de toute la mémoire du monde », pour reprendre le titre du court-métrage que lui avait consacré Alain Resnais en 1956, est en effet unique par sa richesse comme par sa variété : autant dire qu'une infinité d'autres trésors auraient pu figurer dans cette sélection.

**Un voyage dans le temps**

Feuilleter les *100 Chefs-d'œuvre de la Bibliothèque nationale de France* a tout d'un voyage dans le temps. Il suit un parcours chronologique qui mène de la

coupe d'Arcésilas, le plus ancien vase grec à iconographie historique connu à ce jour, au livre d'artiste du peintre et sculpteur contemporain Anselm Kiefer, consacré à la pensée du poète futuriste russe Velimir Khlebnikov. Rareté, précision, diversité : les œuvres retenues sont à l'image des collections de la Bibliothèque qui embrassent plus de 2 000 ans d'histoire culturelle.

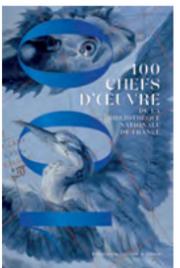
**De trésor en trésor**

Dans cet ouvrage abondamment illustré, le lecteur croise le trésor de Berthouville – soit 25 kg de pièces d'orfèvrerie en argent découvertes en 1830 par un agriculteur normand qui labourait son champ –, l'Atlas catalan, chef-d'œuvre de la cartographie médiévale, mais aussi de précieux manuscrits enluminés tels *Les Grandes*

*Heures* d'Anne de Bretagne, le *Psautier* de Saint Louis et de Blanche de Castille, la *Bible* de Gutenberg ou les partitions autographes du *Don Giovanni* de Mozart, de *l'Appassionata* de Beethoven et de *Carmen* de Bizet. Sans oublier le rouleau japonais *Des mérites comparés du saké et du riz*, les manuscrits de *l'Histoire de ma vie* de Casanova, des *Misérables* de Victor Hugo, de *la Lettre du voyant* de Rimbaud ou de *La Peste* de Camus. Au fil des pages se dévoilent les archives du spectacle vivant, dont le costume de *Theodora*, interprétée par Sarah Bernhardt en 1902, les icônes de la photographie ancienne et contemporaine – de Gustave Le Gray et Nadar à Man Ray, Henri Cartier-Bresson, Robert Capa... – ou encore les fleurons de l'estampe, de Rembrandt et Dürer à Miro ou Soulages. Chacun de ces 100 chefs-d'œuvre, dont l'histoire est racontée par un expert de la Bibliothèque, est un pas dans une traversée des arts, des savoirs et des cultures, de l'Antiquité au XXI<sup>e</sup> siècle. ©

Laurence Basset

Vincenzo Coronelli, Globe céleste de Louis XIV, Paris 1681-1683  
BnF, Cartes et plans



Sous la direction de Gennaro Toscano, *100 Chefs-d'œuvre de la Bibliothèque nationale de France* 304 p., 150 ill., 35 € BnF | Éditions, 2022 Disponible en version anglaise

**En quatrième de couverture :** Sur le pont. À bord du Girolata, entre Marseille et Tanger, ou le contraire.

**Série « Traversée »** Photo Hans Zeeldieb / Grande commande photojournalisme

**Crédits photographiques :**  
Couverture (1<sup>ère</sup>) : Marie Quéau / Grande commande photojournalisme ; Guillaume Murat / BnF ; 3 : BnF ; 5 : Nicola Lo Calzo / Grande commande photojournalisme ; 6 : BnF Éditions ; 7 : Véronique de Viguier / Grande commande photojournalisme ; 8 : Stéphanie Lacombe / Grande commande photojournalisme ; 9 : Céline Clanet / Grande commande photojournalisme ; 10 : Alain Keler - MYOP / Grande commande photojournalisme ; 11 : Michel André / Grande commande photojournalisme ; 12 : Jérôme Bonnet - Modds / Grande commande photojournalisme ; 13h : Sarah Alcalay / Grande commande photojournalisme ; 13bg : Julie Bourges / Grande commande photojournalisme ; 13bd : Bénédicte Kurzen / Grande commande photojournalisme ; 15hg : Daniel Challe ; 15hd : Anouk Desury ; 15bg : Juliette Pavy ; 15bd : Mat Jacob ; 17 : Lucie Hodiesne Darras / Grande commande photojournalisme ; 18h : Meyer - Tendance Floue / Grande commande photojournalisme ; 18bg : Alexa Brunet / Grande commande photojournalisme ; 18bd : Bruno Boudjelal - VU / Grande commande photojournalisme ; 19hg : Patrice Terraz / Grande commande photojournalisme ; 19hd : Camille Gharbi / Grande commande photojournalisme ; 19bg : Aglaé Bory / Grande commande photojournalisme ; 19bd : Mathias Benguigui / Grande commande photojournalisme ; 20 : Hervé Boutet / Photo Synthèse / BnF ; 21 : BnF ; 22 : Giovanni Cittadini Cesi ; 23 : Daniel Cande ; 24-25 : BnF ; 26 : Jean Gourmelin ; 27 : Visuel non choisi ; 29h : Claire Delfino / Le Terrier / BnF ; 29b : Alix Lima / BnF ; 31 : BnF ; 32g : Jean-François Paga ; 32d : Louise Bourgeois © The Easton Foundation / Adagp, Paris 2024 ; 33 : BnF ; 34-35 : Élie Ludwig / BnF ; 36h : BnF ; 36b : Karine Moreaux / BnF ; 37 : Anthony Voisin / Photo Synthèse / BnF ; 38 : André Breton / photo BnF © Adagp, Paris, 2024 ; 39 : BnF ; 40 : Chuxun Ran ; 40 : Bianca Dacosta ; 41 : Raphaël Fournier / Le Terrier / BnF ; 43h : Giovanni Cittadini Cesi ; 43b : Roland Topor ; 44h : Fondation Henri Storck ; 44b : Festival Jean Rouch ; 45 : Mériam Youssi ; 46-47 : BnF ; 49 : Claire Ardeni ; 51 : Anthony Voisin / Photo Synthèse / BnF ; 53 : Hervé Boutet / Photo Synthèse / BnF ; 54 : Crédit : BnF ; 54 : *Chroniques* 84 - Philippe Baudelocque, Univers bibliothèque, estampe numérisée 2018. © Philippe Baudelocque © Adagp, Paris, 2024 ; 54 : *Chroniques* 56 - Adalbert Couvelier, *Portrait d'homme dans un jardin*, 1852. BnF, Estampes et photographie © BnF ; 55 : *Chroniques* 68 - *Le Cadeau de César*, pl. 27. Texte : René Goscinny. Dessin : Albert Uderzo. Édition originale, Paris, Dargaud, 1974. BnF, Arsenal. Rééd. Hachette © Αστέριος - Ορέλιος - Γράμκος / © 2024 Les Éditions ALBERT RENÉ / ΕΣΟCINAV - ΛΙΒΕΣΟ ; 54 : *Chroniques* 61 - Détail d'une enluminure du *Livre des propriétés des choses*, de Barthélémy l'Anglais, par le Maître d'Antoine de Bourgogne, vers 1465-1475. BnF, Manuscrits © BnF ; 54 : *Chroniques* 93 © Jean Leblanc ; 54 : *Chroniques* 41 © Alain Goustard / BnF ; 54 : *Chroniques* 94 - Épervier emblématique extrait du Panthéon égyptien, collection des personnages mythologiques de l'ancienne Égypte, de Jean-François Champollion, illustrations de Léon-Jean-Joseph Dubois, 1823. BnF, Arsenal © BnF ; 55 : *Chroniques* 49 - John Batho, *Manèges* (1980) © John Batho ; 55 : *Chroniques* 51 - Le roi Arthur dans le *Petit armorial équestre de la Toison d'or*, 1435-1440. BnF, Manuscrits © BnF ; 55 : *Chroniques* 86 - J.R.R. Tolkien, maquette de la jaquette pour *La Fraternité de l'Anneau*, 1954 Bodleian Library / The Tolkien Trust 2019-2020 ; 55 : *Chroniques* 91 - Jacques et Denise, les enfants d'Émile Zola, 1898 ou 1899, Photo Émile Zola. BnF, Estampes et photographie © BnF ; 55 : *Chroniques* 12 - Sarah Bernhardt dans *Theodora* en 1902, photo Boyer. BnF, Arts du Spectacle © BnF ; 55 : *Chroniques* 88-89 © Fanny Michaëlis ; 55 : *Chroniques* 52 - L'empereur Shah Jahan tenant un iris. École moghole, vers 1655. BnF, Estampes et photographie © BnF ; 55 : *Chroniques* 74 - Anselm Kiefer, *Nigredo*, 1998 © Anselm Kiefer Photo © Ben Westoby Courtesy White Cube ; 55 : *Chroniques* 53 - Bettina Rheims, *La Mort mise à mort*, Bibliothèque de l'Arsenal, novembre 2008, Michelle Yeoh, Inge van Bruystegem © Bettina Rheims. Courtesy Galerie Jérôme de Noirmont, Paris ; 55 : *Chroniques* 69 - La nouvelle entrée de la BnF à l'est, photo Eric Sempé © Eric Sempé / BnF ; 55 : *Chroniques* 77 - Richard Avedon photographié par J.-H. Lartigue, New York, novembre 1966, Photographie J. H. Lartigue © Ministère de la Culture - France / AAJH ; 55 : HS Richelieu - La salle Ovale, Photo Jean-Christophe Ballot © photo Jean-Christophe Ballot / BnF / Oppic ; 55 : *Chroniques* 55 - Hans Hartung, lithographie, 1963, BnF, Estampes et photographie, don Fondation Hartung Bergman © Hans Hartung / Adagp, Paris 2024 ; 55 : Pietro Longhi, *Il Ridotto*, vers 1757, huile sur toile. Venise, Fondazione Querini Stampalia ; 57 : Claire Ardeni / BnF ; 59 : BnF ; 62-63 : Thomas Gosselin ; 66 : BnF / Louise Willock ; 69-72 : Elie Ludwig / BnF ; Couverture (4<sup>e</sup>) : Hans Zeeldieb / Grande commande photojournalisme.

